

10 m

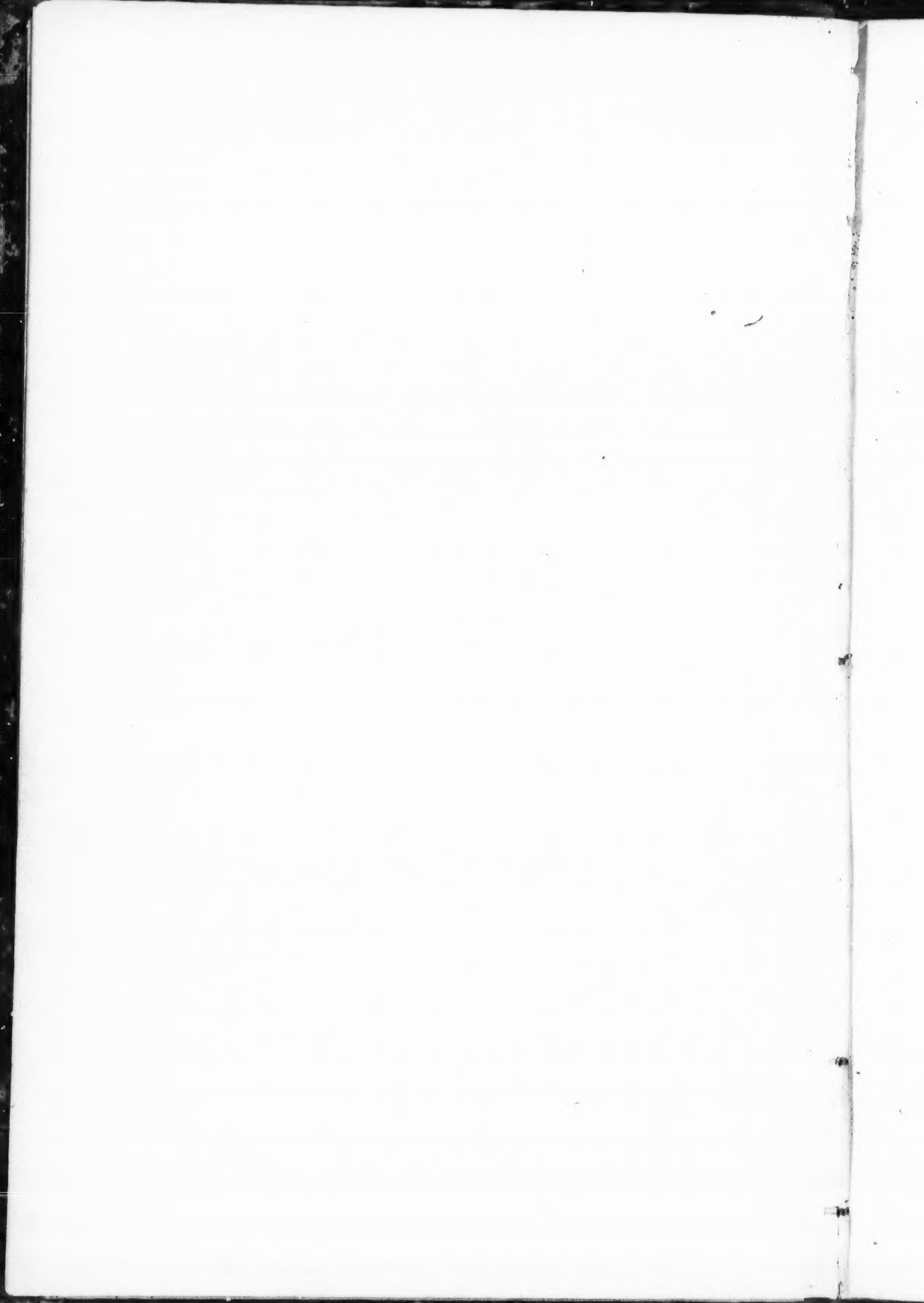
476

125

JOURNAL

DE

M. MIERTSCHING



JOURNAL
DE
M. MIERTSCHING

INTERPRÈTE DU CAPITAINE MAC CLURE

DANS

SON VOYAGE AU POLE NORD

TIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DE GENEVE.

Janvier et Février 1857.

Avec autorisation de la Direction.

GENÈVE
IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

—
1857

133425-

JOURNAL DE M. MIERTSCHING

INTERPRÈTE DU CAPITAINE MAC CLURE.

Nos lecteurs savent que le capitaine Mac Clure, auquel est due la découverte du passage nord-ouest, fut envoyé en 1850 dans les mers polaires, à la recherche de Franklin. Il voulut avant tout s'assurer d'un bon interprète, pour se renseigner auprès des Esquimaux.

L'attention publique en Angleterre venait justement d'être portée sur les missionnaires moraves au Labrador, dont la *Bibliothèque Universelle* a raconté les travaux¹.

Un navire de commerce, le *Graham*, poussé par la tempête dans ces parages, y avait échoué. L'équipage qui s'attendait à tout, de la part de leurs féroces habitants, fut surpris, charmé de l'accueil que lui firent les Esquimaux chrétiens d'Okkak. Au retour du *Graham*, plusieurs journaux anglais parlèrent, à cette occasion, de l'œuvre excellente que poursuivaient au Labrador les frères moraves.

Le capitaine Mac Clure eut alors l'idée de demander son interprète à leur communauté. Heureux de s'employer aussi à la recherche de Franklin, les Moraves désignèrent un Allemand, M. Miertsching, qui, ayant passé plusieurs années au Labrador, connaissait bien les Esquimaux et leur langue.

Parti avec Mac Clure en janvier 1850, et revenu seulement en octobre 1854, M. Miertsching a publié l'année dernière son journal de voyage, dont l'édition a été promptement épuisée. Ce n'est pas le récit d'un marin, ni celui d'un savant ; ce sont les impressions d'un cœur droit, simple, pieux, d'un homme de beaucoup de bon sens.

¹ Septembre 1846.

Tout est intéressant dans ce livre, mais forcés de l'abrégé, nous sauterons à pieds joints la longue traversée de l'océan Atlantique, le détroit de Magellan, les îles Sandwich, etc. Vers la fin de juillet, l'*Investigateur* (c'est le nom du vaisseau) entra dans le détroit de Behring¹.

Laissons parler M. Miertsching lui-même :

I

Esquimaux. — Parages inexplorés. — Délirance. — Baïfs musqués. — D'ouverte du passage nord-ouest — Quartiers d'hiver. — Noël. — Emploi du temps. — Expédition à la recherche de Franklin. — Campement d'Esquimaux.

7 août 1850. — Un jour, à trois heures du matin, on vient m'éveiller. Il s'agit de commencer mes fonctions d'interprète. On a aperçu des Esquimaux. Nous avons doublé le cap Barrow et sommes dans des parages inexplorés jusqu'ici. La chaloupe me conduit à terre, où je rencontre en effet trois Esquimaux.

Je fus tout surpris, tout heureux, en retrouvant là, à plusieurs centaines de lieues à l'ouest, la même expression de figure, la même coupe de vêtements, la même langue surtout que chez mes pauvres amis du Labrador. Nous nous comprenions fort bien. Ils n'avaient point vu Franklin, et ne purent me donner sur lui aucun renseignement. Ils demandèrent à visiter le vaisseau, et quelques heures après nous les vîmes arriver, amenant douze des leurs, et montés sur plusieurs kajaks. Nous leur fîmes quelques présents, et ils s'en retournèrent enchantés. Nous espérâmes les avoir bien disposés en faveur des Européens, et avoir préparé auprès d'eux un bon accueil à Franklin s'il devait être conduit sur leurs bords.

11 août. — Des Esquimaux sont signalés sur le rivage. Le capitaine Mac Clure se fait descendre avec moi. Nous trouvons des hommes vêtus proprement, armés d'arcs et de grands couteaux. Ils semblaient partagés entre la confiance et la

¹ Voir la carte géographique à la fin du volume.

crainte. Ils surveillaient avec une certaine anxiété l'*Investigateur*, qu'ils nommaient l'*Ile voguante*, et à chacun de ses mouvements faisaient mine de s'enfuir. Ces hommes n'avaient jamais vu de blancs. Leur chef se nommait Attua. Bien fait, d'une figure intelligente, il était mari de trois femmes et père de treize enfants.

Cette tribu, avec laquelle je m'entendis aussi très-bien, reconnaît deux êtres supérieurs, un bon et un méchant. Suivant la conduite qu'on a tenue ici-bas, on va vers l'un ou vers l'autre après la mort. La conscience est donc avertie, éclairée. Le lendemain ils vinrent nous voir sur le vaisseau, apportant des canards, des hermines, un blaireau, et prétendant trafiquer avec nous. Bientôt on eut des soupçons, on reconnut qu'une foule d'objets manquaient. Le charpentier aperçut dans le kajak le long manche d'un marteau. Une femme assise cherchait à le dissimuler, comme autrefois Rachel.

14 août. — Aujourd'hui, nous avons découvert (quelle découverte!) un petit groupe d'îles sablonneuses élevées de quinze pieds au-dessus de la mer. Là, sans crainte de l'homme, une foule de canards avaient construit leurs nids. Voleurs comme les Esquimaux, nos matelots prirent une quantité d'œufs et une provision d'édredon.

24 août. — Le bruit se répand qu'on a reconnu de loin, au milieu des Esquimaux, un homme en costume européen. Le capitaine, le docteur et moi, descendons avec six matelots. L'accueil est inquiétant. Les couteaux sont dégainés, les lances en arrêt, et à chaque pas que nous faisons, les arcs se tendent. Espérant beaucoup apprendre quelque chose de Franklin, Mac Clure répugnait à se retirer sans avoir pris langue avec ces hommes. J'imaginai de tirer mes deux pistolets en l'air, et profitant de leur stupéfaction, m'avançai rapidement, et leur criai quelques paroles de bienvenue. Le moyen réussit. Peu de minutes après, nous étions les meilleurs amis du monde, et nous échangeions nos couteaux et nos scies contre des fourrures et des peaux d'oiseaux.

Le fils du chef s'était fait un accident à la chasse. Heureux de pouvoir leur être utile, je me rendis auprès de lui avec le docteur. C'était trop tard. La cheville du pied était cassée; il n'y aurait eu d'espoir que dans un long traitement, qu'on ne pouvait songer à entreprendre. Ce pauvre jeune homme ne vivra probablement que quelques semaines encore. Je me suis rappelé à cette occasion une triste coutume des Esquimaux : quand ils changent de domicile, s'ils ont un malade difficile à transporter, ils l'établissent en quelque lieu, à l'abri de la dent des bêtes, déposent à sa portée un peu de nourriture, et dès ce moment ne paraissent plus songer à lui.

J'ai eu bien peu de temps pour parler à ces pauvres gens de leur âme, de la vie éternelle. Je pensai beaucoup à eux, et priai pour eux, rentré le soir dans ma cabine. J'aurais tant aimé passer quelque temps au milieu d'eux, et les rendre participants de ce qui fait mon bonheur et ma paix !

29 août. — Je descends de nouveau à terre. Une plaine de mousse s'étend de tous côtés à perte de vue, sans une seule pierre. L'habitude me fait reconnaître plusieurs silos ; ce sont des trous carrés pratiqués dans la terre, remplis de quartiers de renne, d'ours, de phoque, couverts ensuite de bois flotté et de gazon, et surmontés d'un monticule de sable. Du reste, pas une trace d'hommes.

31 août. — Le télescope nous a montré ce matin tout un village d'Esquimaux à l'extrémité d'un cap qui se trouve être le cap Bathurst. Nous avons compté trente tentes et neuf maisons d'hiver. A peine eûmes-nous touché terre, que la population entière se précipita vers nous, brandissant couteaux, arcs et lances. Les femmes suivaient, chargées d'armes de relai. Qu'une flèche partit, atteignit le capitaine, sous quelles couleurs de férocity les sauvages du cap Bathurst eussent dès lors été représentés ! Les réputations bonnes et mauvaises tiennent souvent à peu de chose. Grâce à Dieu, il n'y eut rien de semblable. Mon vêtement esquimau me fut, en cette occasion,

très-utile. Je pus me faire entendre de loin, et ils comprirent que nous nous présentions en amis.

Je traçai entre eux et nous sur la neige une ligne parlementaire que personne ne devait dépasser. Entretiens et échanges de produits commencèrent alors. Nous fûmes très-décus en voyant qu'ils ne savaient rien de Franklin; la position du cap Bathurst nous avait fait espérer le contraire. Bientôt ils nous amenèrent leurs femmes, leurs enfants, et, en signe de pleine confiance, déposèrent leurs nourrissons dans nos bras.

Ils parurent surpris quand je leur parlai du Grand-Être, créateur de toutes choses. Leur idée des étoiles est particulière, et je ne pense guère qu'on la retrouve chez d'autres peuples. Le soleil, disent-ils, quitte pendant quelque temps sa maison, sa grande maison bleue (c'est le court été des contrées polaires); il y rentre ensuite, et regarde ce qui se fait sur la terre par une multitude de petits trous que nous appelons, nous, les étoiles. Après la mort, ceux qui, dans ce monde, *ont nourri les veuves et les orphelins*, vont dans un pays d'où le bon esprit qui le gouverne empêche le gibier de s'enfuir. Les phoques, les rennes y sont sans nombre. Là, point d'ouragan, point de glace, une chaleur douce et constante, entretenue par un soleil qui luit toujours. J'ai souligné quelques mots pour rappeler un passage de l'apôtre saint Jacques: « La religion pure et sans tache devant Dieu notre Père, c'est de visiter les veuves et les orphelins dans leurs afflictions. » Ne pourrais-je pas aussi rappeler à cette occasion la parole d'un autre apôtre: « les Gentils montrent que la loi est écrite dans leur cœur, leur conscience leur rendant témoignage.... »

Comme ils m'allaient parler ensuite de ce qui se passe dans le pays où iront les méchants, et que gouverne le mauvais esprit, le capitaine me fit appeler. Alors le vieux chef Kenalualik me supplia de rester pour leur raconter beaucoup de choses qu'ils désiraient savoir. — « Je ne puis; je dois accompagner ceux-ci qui vont chercher des amis égarés dans les glaces. »

Mais Kenalualik ne voulait pas me laisser aller. Il me retenait par le bras, il m'offrait une tente pour habitation, sa fille pour ma femme, un traîneau et son attelage pour rejoindre plus tard le navire quand la mer serait gelée. Je ne savais comment me défendre, d'autant mieux que c'eût été bien volontiers que je fusse demeuré au milieu de ces pauvres gens, pour leur parler de l'Évangile.

Enfin le capitaine Mac Clure lui-même vint me chercher. Ils nous accompagnèrent d'abord à la chaloupe, et ensuite jusqu'au vaisseau. Nous avions un cortège de 15 kajaks. Dans la distribution que nous leur fîmes encore de quelques présents, je ne résistai pas à favoriser un peu mon vieux ami Kenalualik.

On essaya de leur offrir diverses boissons, mais elles leur répugnèrent toutes, sauf l'eau. Quant aux mets, le saindoux obtint de beaucoup la préférence. Le mensonge, l'escroquerie leur sont familiers comme à tous les Esquimaux. L'un d'eux, par exemple, m'ayant donné sur un vaisseau, vu l'année précédente, des renseignements qui avaient tous les caractères de la vérité, le capitaine lui remit quelques objets. Nous ne tardâmes pas à voir arriver une femme portant son enfant dans son capuchon, et nous débitant une longue histoire de l'air le plus innocent du monde. Elle avait vu des Européens trois étés auparavant; elle les décrivait minutieusement et appelait une compagne en témoignage. Tout cela était forgé; mon expérience me le donna à connaître, et je fis signe à M. Mac Clure de s'abstenir de présents.

Dans un moment où une foule de kajaks entouraient le navire, un matelot aperçut sur le pont un pauvre Esquimaux tout déguenillé, grelottant de froid. Emu de compassion, ce brave homme lui fit revêtir une bonne paire de pantalons. Demi-heure après, le même indigène, de nouveau déguenillé et toujours grelottant, apparaissait à l'autre extrémité du navire. Le capitaine, l'avisant, en eut pitié à son tour, et donna ordre à

son domestique de le vêtir chaudement. Enflé de son succès, cet homme voulut tenter encore la fortune, mais cette fois il fut reconnu.

5 septembre 1850. — Entre les caps Bathurst et Parry, la côte est une falaise de 400 pieds de haut et de pure lave. De petites colonnes de fumée s'élèvent de toutes parts; les cendres qui recouvrent le sol sont de couleur brique. Cela ressemble tout à fait à la description de la solfatara près de Naples. Je recueille quelques échantillons, mais ils brûlent et mon mouchoir et la table d'acajou de ma cabine; je suis obligé de les garder dans du verre.

9 septembre. — Découverte d'une terre inconnue qui s'avance dans la mer et la domine d'une hauteur de 780 pieds. Presque tout l'équipage descend pour prendre possession. Nous plantons le drapeau anglais au bruit d'un triple hurra, et baptisons ce cap « la pointe Nelson. » Tandis que par l'ordre du capitaine un festin est préparé, nous tuons une foule de pauvres oiseaux sans défiance. Une longue et étroite baie s'ouvre devant nous; devons-nous nous y engager? Nous avançons avec précaution, nous sommes dans un vrai défilé. A notre droite et à notre gauche s'élèvent à pic des montagnes de 800 pieds, et la mer elle-même n'en a que 36 de profondeur.

21 septembre. — Déterminant exactement notre position de latitude et de longitude, nous reconnaissons que nous ne sommes qu'à 80 milles de cette île Melville qui, plus d'une fois, a été visitée par des explorateurs venant de l'est. Si, pendant ces 80 milles, aucune terre ne nous barre le chemin, le fameux passage est trouvé.

26 septembre. — Hier, l'*Investigateur*, impitoyablement pressé par de puissants glaçons, commence à craquer. Mac Clure s'inquiète; il rassemble son monde et le répartit à tout événement entre les chaloupes, chacune étant confiée à un officier. La journée est longue, pleine d'anxiété. Avant de me

coucher, j'ouvre mon livre de passages¹, et trouve non sans émotion, pour le 25 septembre, ces paroles du Seigneur Jésus-Christ: « Tenez-vous prêts, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure où le fils de l'homme viendra. »

Il y a quelques heures de calme, mais au milieu de la nuit les craquements recommencent avec une telle violence, que subitement et comme par instinct, nous nous trouvons tous transportés sur le pont. Pendant dix-sept heures, on put croire que chaque minute serait la dernière. Des masses quatre fois plus grosses que le vaisseau s'accumulaient, par la force de l'ouragan, puis s'avalanchaient avec un fracas épouvantable. L'*Investigateur* lui-même, élevé par les glaçons à une grande hauteur, était ensuite précipité dans la mer. Le goudron se détachait par larges plaques, les parois étaient disjointes, les portes des cabines ne pouvaient plus s'ouvrir, ni se fermer. — Quelques matelots ont forcé la cabine des spiritueux, et s'enivrent pour échapper aux angoisses de la mort. — Le navire est jeté sur le flanc, une masse énorme le surplombe et va l'écraser avec ses soixante-seize hommes... Tout à coup, le calme se fait, mais un calme absolu; nous nous regardons avec stupeur. Il semble qu'on ait entendu la voix de l'Eternel crier: « Tu n'iras pas plus loin. » On n'ose se fier; on attend, immobile, que le tumulte recommence. Rien.

Mac Clure alors rassemble tout l'équipage, et, tête nue, nous écoutons la lecture lente des règlements. La peine est prononcée contre ceux qui se sont enivrés. Les regards de tous sont dirigés vers le ciel, d'où est venue la délivrance. Des larmes coulent sur les joues bronzées des plus vieux matelots.

9 octobre 1850. — Le Dr Armstrong et moi avons gravi une hauteur de 1200 pieds, mais si loin que la vue s'étende, nous ne pouvons nous assurer si cette terre est une île ou un continent, et, à toute bonne fin, nous l'appelons *Terre du prince Al-*

¹ Les moraves publient, à l'usage de leur communauté, un choix de passages tirés de la sainte Ecriture pour chaque jour de l'année.

bert. Nous enterrons sur ce sommet une bouteille contenant l'abrégé de notre histoire.

Au retour, nous nous trouvons au bord d'une large crevasse. Nous la voulons franchir et tombons dans l'eau ; nos vêtements se gèlent instantanément et nous empêchent de plier nos membres. C'est une sensation singulière et très-pénible. Inquiets sur notre sort, on lance des fusées du vaisseau pour nous montrer la direction, nous voyons des patrouilles se mettre en marche, mais nous ne pouvons nous faire entendre. A distance, c la pourrait paraître un léger incident dans un voyage polaire, mais le docteur et moi, nous ignorions l'issue, et notre situation était affreuse. Enfin, à minuit, grâce au calme parfait de l'air, nos cris furent entendus, l'on vint à nous avec le bateau de caoutchouc, et à deux heures nous étions sur le navire, gelés, affamés, mais heureux et bénissant Dieu.

15 octobre. — Une petite île occupe le centre du canal que nous suivons depuis longtemps ; nous y trouvons un tombeau et des pièges à renard recouverts de mousse. Elle est baptisée *Ile de la princesse royale*.

29 octobre. — 18° R. Nous allons, au nombre de quatre, faire une excursion par terre. Bientôt un tas de bois flotté nous invite à faire du feu ; nous avons avec nous de la poudre de café, un petit chaudron ; nous nous asseyons en cercle, humant un nectar que nous trouvons délicieux parce qu'il est bouillant. C'est alors qu'au loin nous voyons se mouvoir vers nous une forme qui se détache en foncé sur la neige : d'abord une, puis deux, puis trois. Ce sont des Esquimaux, ce sont mes amis, et me voilà faisant toutes sortes de projets sur mes rapports de bon voisinage avec eux pendant ce long hiver. Mais tandis que mon imagination trottait, se plaisant déjà dans les détails de cette relation, les figures avançaient. Ce n'était pas des hommes, ce n'était pas des ours, qu'était-ce donc ? Nous nous blottîmes derrière une petite élévation de neige, d'où nous pouvions voir sans être vus. Les cinq animaux approchaient

sans défiance. Ils étaient de la grosseur d'un bœuf, avec de redoutables cornes recourbées, et leurs corps couverts de poils si longs qu'ils traînaient sur la neige et cachaient entièrement les jambes. Nos fusils étaient chargés, amorcés; le cœur nous battait. A soixante pas, ces animaux s'aperçurent de notre présence. S'arrêtant tout court, ils se mirent à fouir la neige du pied droit, et à la lancer avec leurs cornes, tout en soufflant bruyamment par les narines. Puis le plus gros s'avança lentement vers nous, tandis que ses quatre compagnons demeuraient serrés les uns contre les autres. Il s'arrêta à trente pas environ, recommença à fouiller la neige et à souffler; c'est alors qu'il reçut au milieu du front la première balle. Il fit volte-face, reçut encore une balle dans le flanc, et vint se placer sans hâte à côté de son petit troupeau, sa tête saignante tournée vers nous.

Rampant quelques pas en avant sur nos genoux, nous fîmes tous quatre feu, puis nous nous séparâmes instantanément. En cela nous fûmes bien inspirés. Devenus furieux, les bœufs se précipitèrent sur nous, dans les directions différentes que nous avions prises. Il nous fut possible, non-seulement de leur échapper, mais encore de continuer le feu. La difficulté la plus grande avec nos doigts demi-gelés, c'était de saisir les capsules. Cependant trois bœufs gisaient sur le sol quand leur chef, se retournant, se précipite sur moi. Je l'attends de pied ferme, je le couche en joue... le fusil rate; mal assujettie, la capsule était tombée. Je voulus faire un saut de côté, je m'étendis tout de mon long. Plus effrayé que moi, le bœuf bondit en me dépassant, et continua sa course. Je me relevai, j'amorçai et suivis sur la neige sa trace de sang.

En relisant ces lignes à froid après mon retour en Europe, mes impressions sont tout autres que quand je les écrivis. Je me trouve cruel, j'éprouve un sentiment pénible à l'idée de ces animaux inoffensifs qui ne connaissaient pas l'homme, et à qui le premier qu'ils rencontrent envoie une balle en signe de sa

domination. Mais alors je ne pensais pas à ce'a ; j'étais chasseur dans l'âme ; tout gibier était bienvenu de l'équipage, qui vivait de viande salée. Le danger, d'ailleurs, absorbait toute impression de sensibilité.

J'atteignis enfin le fugitif. On eût dit qu'il voulait s'ensevelir dans la neige ; ses jambes y étaient déjà enfoncées. Son sang s'échappait par plusieurs blessures ; une dernière balle le coucha sans vie. Au même moment, mes compagnons triomphaient aussi du dernier qui s'était vaillamment défendu. Nous respirâmes, nous échangeâmes nos félicitations, et nous bénîmes la main paternelle qui nous avait protégés. Trois d'entre nous connaissaient la relation du capitaine Ross, où il dépeint sa rencontre avec des bœufs musqués dans l'île Melvil'e. Nous ne doutâmes pas que ce ne fût cet animal. Nous nous réjouissions de la joie de nos camarades, et savourions d'avance leurs remerciements en voyant arriver ce supplément respectable pour le garde-manger.

Des traces de loups et d'ours blancs nous firent juger prudent de ne point abandonner notre butin. MM. Sainsbury et Newton, d'ailleurs hors de service par leurs doigts gelés, allèrent annoncer la nouvelle. M. Payne et moi, tout en veillant, allumâmes un feu, et fîmes du café. Sur le soir, arriva un traineau, chargé pour nous d'une tente, de couvertures et de vivres. Nous nous endormîmes en causant encore de notre chasse, qui avait défrayé la conversation toute la soirée, et le lendemain un nombre suffisant d'hommes et de traîneaux vinrent en chercher le produit. Ces cinq animaux, quatre vaches et un bœuf, ne pesèrent pas moins (déduction faite des têtes), de 1296 livres. Treize quintaux de chair fraîche, à l'entrée de l'hiver, dans ces parages, ce n'était pas un médiocre bienfait ! Le gel ôte presque entièrement à cette viande le parfum de muse qui, sans cela, lui donne un goût intolérable.

31 octobre. — Ce matin nous avons vu arriver seul, dans un déplorable état, notre brave capitaine Mac Clure, qui

nous avait quittés il y a dix jours pour une expédition. A quelques milles de distance du vaisseau, il avait laissé son monde avec les traîneaux, et s'était acheminé vers nous, impatient d'arriver, comme l'est tout porteur d'une grande nouvelle. Un ouragan de neige l'avait surpris, égaré, et pendant vingt heures il avait erré sans nourriture, sans sommeil, et n'osant s'asseoir, de peur d'être surpris par le froid.

Il avait dépensé toute sa poudre à tirer des coups en l'air pour attirer l'attention de nos vedettes; il entendait dans le voisinage et au sein de l'obscurité les rugissements des ours blancs. Enfin le jour se leva, tardif, et il aperçut l'Investigateur à la distance de deux ou trois milles. Il rassembla ses dernières forces pour l'atteindre, mais à peine dans sa cabine, ses sens l'abandonnèrent. Il fut très-longtemps sans parler. Enfin il put nous annoncer que le Passage Nord-Ouest était découvert; ce passage pour lequel tant de vies, tant de millions ont été dépensés. Mac Clure avait atteint le 26 octobre, avec ses traîneaux et en cheminant sur la glace, l'extrémité du détroit dans lequel nous sommes engagés. Ce détroit s'ouvre dans la mer de Barrow qui baigne l'île Melville. Il y avait trente ans que, des hauteurs de cette île où il était arrivé par l'est, Parry avait découvert le rivage oriental de la terre que nous côtoyons à notre gauche, et qu'il avait nommée terre de Banks. Plus de doutes, la communication entre les deux océans est trouvée. Nous avons baptisé notre détroit «détroit du prince de Galles¹» et avons donné les noms de Russell et de Peel aux deux pointes qui le terminent dans la mer de Barrow. Le lieu de notre hivernage est à 75°31' de latitude et 114°30' de longitude.

2 novembre 1850. — Le capitaine rétabli offre à l'équipage un bon diner, et le soir un grog pour fêter sa découverte du 26.

11 novembre. — Aujourd'hui le soleil n'a paru qu'une seule

¹ Les dernières cartes géographiques l'appellent à bon droit «détroit de Mac Clure.»

minute sur l'horizon. Avec quel bonheur nous saluerons son retour au commencement de février, si Dieu nous conserve jusque-là ! — On s'occupe à élever tout autour du navire une muraille de neige de huit pieds de haut, qui nous garantira du vent glacial.

25 novembre. — Une école est organisée pour les matelots, dont un grand nombre ne savent ni lire, ni écrire. Certes, quand, jeunes garçons, ils faisaient l'école buissonnière, ils ne s'attendaient guère qu'au milieu des glaces, durant une nuit de trois mois, ils se trouveraient tout heureux que quelqu'un voulût bien les instruire. La dernière heure de la journée se passe en musique, en danses et en récréations diverses, auxquelles tout le monde prend part.

On couvre le pont avec une sorte d'asphalte polaire d'un pied d'épaisseur, dont, au reste, nous n'avons pas l'invention. C'est un composé d'eau, de sable et de neige qui offre un puissant obstacle à la déperdition de la chaleur de l'intérieur.

30 novembre. — Deux corbeaux viennent chaque jour nous visiter. — Les cabines ont une humidité, une odeur de moisi qui nous porte péniblement à la tête. — Nous voyons constamment les étoiles. La lune est pleine aujourd'hui ; elle ne se couche pas, mais fait à nos yeux le tour complet de l'horizon. — Notre cuisinier se sert indifféremment de neige ou de glace pour obtenir de l'eau dans son chaudron. Je suis toujours surpris que cette glace de mer soit douce ; celle de l'année conserve une saveur un peu amère, mais la glace plus ancienne donne de l'eau parfaitement douce.

1^{er} décembre 1850. — 22° R. L'école des matelots réussit à merveille. — On fait rougir des boulets qu'on apporte dans nos cabines pour les sécher.

12 décembre. — Un système de ventilation, inventé par l'un de nos officiers, nous délivre plus efficacement que les boulets rouges de l'humidité devenue intolérable. Ce sont trois cheminées en forte toile qui conduisent au dehors l'air de l'entre-

pont. En se promenant sur le tillac, on voit cet air sortir comme une fumée. Chaque matin on nettoie les tuyaux, où la vapeur s'est condensée en une glace épaisse de deux ponces.

20 décembre. — Le froid est intense; nous avons 30° R. On se tient renfermé dans l'entrepont. Là chacun s'occupe : les uns épèlent, écrivent sur l'ardoise; d'autres lisent déjà couramment. Tel raccommode ses habits, tel joue aux dames ou aux cartes, mais tout cela dans le plus grand calme, pour ne pas troubler les hommes d'étude. En fait de calme, il faut avoir vécu dans ces régions pour se faire une idée de l'absence de bruit. Quand je me promène, je ne manque jamais d'entendre le battement de ma montre sitôt que je suspends mes pas.

25 décembre. — Les jours vont grandir. Chacun s'en réjouit. Hier un homme a prétendu avoir pu lire de l'imprimé à midi. Noël se célèbre par des divertissements bruyants auxquels je n'ai pas été accoutumé. Je ne veux point jeter un blâme rigoriste, mais mon cœur s'est serré. J'ava's soif, plus que jamais, de quelqu'un avec qui je pusse m'entretenir de mon Sauveur. Mes souvenirs de famille, que ce jour rappelle puissamment, ceux de ces bons Noël's avec mes Esquimaux du Labrador se sont emparé de moi. J'ai senti que je ferais une sottise figure au repas de gala, et je suis sorti pour me promener au loin. Il m'a semblé que la paix d'en haut descendait sur moi des brillantes étoiles; j'ai versé de douces larmes; j'ai béni mon Père céleste, béni avec plus de gratitude que jamais du don de son Fils. J'aurais aimé prolonger ma solitude, mais le froid m'a repoussé parmi les humains.

Au reste, ces humains, je serais bien indigne si j'en disais du mal. Je suis entouré ici d'amitié et de respect. Les préventions qu'on avait conçues contre moi, comme un missionnaire austère et rigide, se sont évanouies. J'ai même quelques vrais amis, dont le cœur commence à se tourner vers leur Sauveur. Le capitaine est pour moi d'une bienveillance inaltérable. Mon Dieu, c'est toi qui continues à me combler de bienfaits !

31 décembre. — La glace nouvelle (*boy ice*) va s'épaississant tous les jours. Elle a aujourd'hui trois pieds et demi. — De monstrueux puddings ont marqué, à dîner, le dernier jour de l'année; les matelots nous avaient ensuite préparé en surprise une scène dramatique de la bataille de Trafalgar, qu'ils ont rendue avec assez d'intelligence et de bonheur.

6 janvier 1851. — Je vais raconter l'emploi d'une de nos journées; ce sera avoir fait le récit de chacune d'elles, car rien n'est monotone comme un hivernage dans les mers polaires. C'est bien de cette vie-là que le poète eût pu dire: « Le jour semblable au jour, lié par l'habitude. »

A 5 heures, le matelot de vigie sonne le réveille-matin. On saute à bas du hamac, qui est ensuite soigneusement roulé et suspendu à la paroi. Les trois premières heures de la journée sont consacrées à ces travaux d'exquise propreté qui sont de rigueur sur les navires. A 8 heures, déjeuner. Chacun accourt avec une grande tasse, et se range autour de la chaudière pour recevoir son chocolat, avec une livre et demie de biscuit. Cette boisson bien chaude fait un plaisir inexprimable. La vapeur de la chaudière et le grand nombre des convives fait en général monter le thermomètre aux environs de $+ 8$ degrés, une courte rampe d'escalier, et nous voilà sur le pont où nous trouvons 30 degrés de froid. Le contraste est un peu rude.

La glace a été soigneusement nivelée alentour du vaisseau; nous avons là comme une petite plaine favorable à la promenade et à divers exercices.

A midi précis, le dîner, composé de viande salée, de pois secs et de divers mets de farine, ou de pommes de terre séchées. A une heure, les hommes retournent s'ébattre sur la glace.

A quatre heures, tous rentrent grelottants et bleus par le froid. On ne tarde pas à goûter avec du thé et du biscuit de mer. Puis chacun reçoit un grog et une pipe de tabac.

De six à huit heures, l'école des matelots. A huit heures et

demie, tout le monde est au lit. Pour qui sait lire, écrire, dessiner, tricoter, la journée passe encore assez rapidement; les autres trouvent le temps bien long.

L'entrée de ma cabine n'est jamais interdite. Tel a commencé à me venir voir par désœuvrement, qui a continué, rapproché ses visites, s'entretenant avec intérêt des besoins de son âme et de l'infinie bonté de son Père céleste.

14 janvier. — 36° R. Une maison de neige a été construite à peu de distance pour la fabrique des chandelles. En passant sous la ligne, au mois de juin dernier, notre provision entassée à fond de cale a subi une telle chaleur qu'elle s'est entièrement agglomérée en une masse informe de suif. C'est cette masse qu'on s'occupe maintenant à refondre. Faute de moule, on pratique dans la neige de longs trous cylindriques de la dimension voulue, et l'on y verse le suif.

Etant sortis ce matin, M. Mac Clure et moi, nous sommes rentrés tous deux le nez et les joues gelées. Il nous faut suivre un traitement de quelques jours, et garder la cabine avec un masque sur le visage. Nous nous consolerons ensemble; notre liaison devient chaque jour plus étroite.

31 janvier. — Hier le soleil a reparu une minute seulement, mais cette vue a tout ranimé sur le navire. — Le mercure du thermomètre a gelé fréquemment ces jours derniers. — Nous avons joui, dans le courant du mois, de seize aurores boréales.

5 février 1851. — Jour de naissance de ma bonne mère. Mes pensées se reportaient ce matin avec mélancolie vers le foyer domestique. Le capitaine m'a demandé ce que j'avais et m'a très-amicalement invité à dîner avec lui.

20 février. — 36° R. Nous autres missionnaires, il nous faut savoir faire un peu de tout; je m'occupe à confectionner de larges bottes de drap à semelles de liège, pour le capitaine et pour moi. Elles nous seront utiles dès que les jours plus longs nous permettront d'aller à la chasse.

Nous ne sommes qu'à peu de distance de l'île qui occupe le centre du détroit et que nous avons nommée « Ile de la princesse royale. » Le capitaine craignant quelque accident au moment de la débâcle des glaces, décide d'y faire porter une chaloupe avec des provisions pour trois mois ; les matelots ont nivelé un assez bon chemin conduisant du navire dans l'île, et l'ont jalonné d'espace en espace avec des objets de couleur foncée.

8 mars 1851. — Quand tout a été porté dans l'île, provisions de bouche, vêtements, munitions de chasse, remèdes, etc. et soigneusement mis à l'abri des renards et des ours, défense a été faite aux matelots d'y retourner. La présence des spiritueux les aurait exposés à une trop forte tentation.

La neige au soleil est éblouissante, nous portons tous des lunettes à verres bleus. — Les premiers craquements de la glace se font entendre ; c'est un bruit formidable.

5 avril 1851. J'ai fait ces jours derniers trois chasses, et ai rapporté quatre lièvres et vingt et une poules de neige. — Revue faite de ce que contient l'*Investigateur*, nous avons encore des provisions de bouche et de chauffage pour deux ans au moins. L'éclairage seul serait en souffrance, si nous devions passer encore plus d'un hiver comme le dernier ; Dieu veuille qu'il n'en soit pas question !

18 avril. — Le capitaine n'oublie pas que, s'il a découvert le passage nord-ouest, ce n'était pourtant pas là le but de sa longue navigation. Maintenant que le temps le permet, il veut se mettre consciencieusement à la recherche de Franklin. Il a donc organisé trois expéditions, dont l'une explorera la terre de Banks ou de Baring au nord-ouest, et les deux autres la terre de Wollaston, ou du prince Albert, à notre sud-est. Chacune se compose de huit hommes, commandés par un officier de confiance. Ils sont munis d'un traîneau de 10 pieds de long, garni de toutes parts en fer ; d'une tente de 8 pieds carrés avec de grandes peaux de buffle pour la couvrir ; d'un

sac de laine pour chaque homme; d'une lampe à esprit-de-vin, ressource précieuse pour obtenir en peu de moments une boisson chaude; de divers instruments d'observation; de fusils, avec munitions de chasse; d'une petite pharmacie, etc. On calcule pour la nourriture de chaque homme par jour, une livre de viande salée et trois quarts de livre de biscuit de mer; puis une certaine quantité de sucre, de cacao et de rhum. Les huit hommes s'attellent au traineau; l'officier marche devant en éclaireur, cherchant les passages les moins difficiles et muni d'un fusil à deux coups, d'une boussole et d'une longue-vue.

Ces trois traineaux sont partis aujourd'hui.

20 avril. — Ce soir, j'avais quelques matelots écoutant la lecture de la Bible; il ne s'en était pas encore trouvé un si grand nombre. En sortant ils m'ont demandé si nous aurions bientôt une autre réunion. Cette demande m'a ému de reconnaissance envers Dieu. Oh! quand je me rappelle ce qu'étaient, il y a quelques mois, ces hommes, en indifférence, en impiété!

23 mai 1851. — Le lieutenant Creswell, chef d'une des trois expéditions parties le 18 avril, vient d'arriver malade. Ils ont exploré la terre de Banks ou de Baring, sans avoir rien aperçu de Franklin.

Le 25 mai, ce fut le tour du lieutenant Hasswell. Dans ces quarante et un jours d'absence, il avait parcouru 720 milles anglais dans la direction de la terre de Wollaston. Il avait atteint un petit campement d'Esquimaux, mais n'avait pu s'entendre avec eux que par signes. Le capitaine décida de s'y rendre avec moi, ne voulant négliger aucune source de renseignements.

Nous partîmes le même jour à 5 heures du soir, avec six hommes et des provisions pour douze jours. Nous avions cent milles à faire.

Le 30, de grand matin, ayant rencontré beaucoup de bois flotté, nous dressâmes notre tente et fîmes un grand feu autour

duquel nous primes gaiement notre repas, après quoi nous dormîmes quelques heures. Nous avons ainsi continué notre voyage sans rien de remarquable. Cette après-midi, comme nous gravissions une colline, nous avons découvert, à notre grande joie, cinq tentes avec des hommes qui allaient et venaient alentour. J'étais heureux, ému, comme quand on va revoir des compatriotes après une longue absence. Pourrions-nous nous comprendre ?

Je m'approchai. Dès que je fus à portée de la voix : « Nous sommes des amis, m'écriai-je, et nous vous apportons de belles choses. » Ils demeurèrent muets, regardant vers nous avec anxiété. Enfin ils s'écrièrent tous à la fois : « Sivoravogut. » Oh ! bonheur ! C'est la langue, c'est l'intonation de mes amis du Labrador. Ce mot veut dire : « Nous avons peur. » Ils ne se mirent point en attitude de défense, et attendirent notre approche, immobiles et dans la stupeur. Ils n'avaient jamais vu d'étrangers et pouvaient bien nous croire des êtres surhumains. Mon costume esquimau commença à les familiariser. Ils palpèrent mes bras, mes cheveux, mon visage, et s'assurant que j'étais un homme, se montrèrent plus confiants.

Habits, langage, complexion, ustensiles, tout en eux me rappelait vivement mes amis du Labrador. Ils parurent extrêmement surpris quand je leur dis qu'il y avait sur la terre de grands pays très-peuplés : ils se croyaient eux et leurs voisins les seuls hommes au monde. Après avoir conversé un certain temps, j'étendis devant eux, d'après le désir de M. Mac Clure, une grande feuille de papier sur laquelle je figurai notre navire et la côte jusque chez eux, et les priai de continuer le dessin. Il fallut infiniment de peine pour leur faire comprendre ce que je voulais, mais une fois compris, ils exécutèrent le tracé bien mieux que je ne l'eusse imaginé. Tous les habitants, hommes et femmes, s'approchèrent avec curiosité et déclarèrent que c'était fort exact. Le tracé se prolongeait jusqu'à la pointe de Parry. Les îles bien connues de Sut-

ton et de Liston, dans le détroit du Dauphin, étaient si correctement indiquées que cela nous donna confiance pour la partie inconnue.

Pendant que M. Mac Clure et les matelots visitaient leurs demeures, je m'entretins avec eux. Leurs idées religieuses étaient les mêmes que celles des Esquimaux du cap Bathurst. Là aussi je retrouvai cette tradition du déluge qui s'est conservée plus ou moins défigurée chez tous les peuples : dans l'intérieur du pays s'élève une très-haute montagne sur le sommet de laquelle leurs ancêtres avaient planté leurs tentes pendant une immense inondation. Je cherchai à faire appel à leur conscience, et leur parlai de notre Dieu, de sa miséricorde. Nous étions bons amis, et je poussai un gros soupir quand le capitaine donna le signal du départ.

Je distribuai les présents d'usage, couteaux, scies, mouchoirs rouges et bleus, perles de verre, etc. De petits miroirs excitèrent leur surprise au plus haut degré. Ils ne pouvaient se défaire de l'idée que c'était un échange que nous leur propositions, et à chaque objet ils demandaient : « Que devons-nous donner en retour ? »

Nos adieux étaient faits et le traineau se mettait en marche, lorsque M. Mac Clure, le cœur gros de quitter ces hommes simples que nous ne devions plus revoir, se retourne et avisant une jeune mère pauvrement vêtue avec son enfant dans son capuchon, détache son moelleux cache-nez de laine rouge et court le lui jeter sur les épaules. Troublée, angoissée, la jeune femme regarda autour d'elle, comme cherchant quelque chose, puis elle saisit son enfant, le baisa à plusieurs reprises et le tendit à M. Mac Clure. Quand je lui eus fait comprendre que l'échange était un cadeau, un don tout gratuit, elle baisa de nouveau son enfant avec une vive expression qui semblait dire : « Je puis donc te garder aussi ! »

Elle me demanda alors, en tâtant la flanelle, de quel animal c'était la peau ? N'ayant jamais vu aucun tissu, ils croyaient

que nos vêtements, aussi bien que la toile de la tente et le papier étaient la peau d'animaux de diverses espèces.

Que de choses à leur dire ! Comme c'eût été intéressant de demeurer là quelques jours ! Quel bonheur de leur faire connaître leur père céleste, Jésus, l'ami des humbles, de faire du bien à leur âme !... Nous avions tous, je pense, une larme au coin de l'œil en nous éloignant. Quels souvenirs laissera notre visite chez cette peuplade ? Qui peut se représenter de quelles merveilleuses traditions nous deviendrons les héros dans les âges futurs ? Dieu veuille hâter le temps où les messagers de la bonne nouvelle du salut pénétreront dans ces contrées désolées !

5 juin 1851. — Nous voici de retour dans notre navire, non sans peine ; nous nous sommes égarés par une tourmente de neige sur la mer et au milieu de crevasses profondes. M. Mac Clure en est malade. Nous trouvons nos camarades revenus de leur expédition au nord et au sud ; partout ils ont trouvé des habitations d'Esquimaux évidemment abandonnées depuis longtemps. Sur une petite plaine moussue étaient parsemées les ruines de trente-deux maisons de pierre. Mais rien, absolument rien, du pauvre Franklin.

10 juin. — La température est singulièrement adoucie, nous avons à midi + 4°. Après déjeuné la vigie a signalé à quelque distance un ours blanc. Avec nos lunettes nous avons tous reconnu distinctement ses yeux noirs et ses mouvements de tête. Prenant nos fusils, nous nous sommes bravement acheminés à travers la neige et les flaques d'eau. A cent cinquante pas notre ours s'est envolé à nos regards surpris. Nous l'avons accompagné d'un éclat de rire homérique. C'était un de ces mirages fort connus des navigateurs du nord.

24 juin. — Mon cher capitaine est toujours malade depuis notre expédition. Il a pris sérieusement froid. Peut-être l'écharpe qu'il a donnée à la jeune Esquimaude lui a-t-elle manqué ? Mais je suis bien sûr qu'il ne la regrette pas. Je passe de longues

heures auprès de lui. Nous lisons, nous causons, nous nous lions tous les jours davantage ; Dieu soit béni de cette douce relation ! Oh ! que l'amitié répand de charme sur notre vie. Tout est prêt pour le départ ; nous attendons impatiemment que les glaces nous donnent liberté.

II

Reprise de la navigation. — On contourne la terre de Baring. — Bois fossile. — Délivrance. — Culte du dimanche. — Défilé de glace. — Nouvelle délivrance. — Quartier d'hiver dans la baie de Miséricorde. — Ration réduite. — Noël. — On régleme la chasse. — Mac Clure reconnaît l'île Melville. — Souffrance. — Oseille polaire.

14 juillet 1851. — De forts craquements se font entendre ; notre vaisseau se met en mouvement ; tout prend une animation extraordinaire. Après un silence de dix mois, la voix du commandement retentit. Le capitaine, à peine convalescent, demande à être porté sur le pont. Des phoques en grand nombre accompagnent l'*Investigateur* et nous amusent par leurs bonds joyeux.

16 juillet. — Nous continuons à cheminer ; le vent nous pousse avec force. Le mouvement des glaces est tel que hier au soir, en un moment, trois fortes ancrs ont été brisées. Des blocs de plus de mille quintaux s'amoncèlent les uns sur les autres, et se précipitent ensuite avec le fracas des plus formidables avalanches.

21 juillet. — Nos hommes sont épuisés par la manœuvre. Pour les reposer, le capitaine donne ordre de mettre le navire à l'ancre. Les ancrs sont fixées à un glaçon dont nous avons la curiosité de mesurer l'étendue. Nous lui trouvons cinq milles de long sur deux de large, et une épaisseur d'environ soixante pieds.

31 juillet. — Une barrière de glace arrête de nouveau notre marche. Nous essayons de nous frayer un chemin en la faisant sauter. Mais une dépense de deux quintaux de poudre nous

ayant fait avancer à peine d'un mille en trois heures, nous renonçons et préférons attendre.

13 août 1851. — Un brouillard intense règne depuis quatre jours. Impossible de savoir où nous en sommes, et si nous avançons. Le capitaine commence à s'inquiéter de nos nouveaux quartiers d'hiver ; il voit bien qu'il faut abandonner l'espoir de revoir l'Angleterre cette année.

16 août. — Nous avons cheminé assez rapidement hier et aujourd'hui, puis tout à coup nous sommes arrêtés ; le brouillard se dissipant nous a laissé voir une glace épaisse, continue, qui s'étend d'un côté à l'autre au travers du détroit, et paraît n'avoir jamais été entamée.

Du haut du mât on s'assure que cette plaine solide se prolonge aussi loin que l'œil peut la suivre. Aucun espoir quelconque d'atteindre par là la mer de Barrow. Le capitaine donne immédiatement l'ordre de tourner le navire et de cingler vers le sud-ouest. Nous longeons ainsi la terre de Baring avec une rapidité telle que, le soir même, nous doublons le cap Nelson qui la termine au sud, et que nous avons découvert le 8 septembre 1850.

17 août. — Le cap doublé, nous reprenons la direction nord-est toujours longeant la terre de Baring que le capitaine veut contourner, ne doutant guère que ce ne soit une île, et que nous ne puissions par cette voie atteindre l'île Melville, si toutefois les glaces nous le permettent.

20 août. — Nous avons continué à suivre les bords de cette terre entièrement inconnue, et en en traçant à mesure les contours sur notre feuille d'observation. Ceux qui verront le port Kellet indiqué sur les cartes nouvelles, sauront qu'il a été découvert le 19 août.

Nous naviguons dans un véritable canal bordé à droite par la terre de Baring, à gauche par le continent de la glace polaire. On dirait que ce canal a été préparé pour nous. Parfois nous avons si juste la place de passer que, pour peu que la

glace projette quelque angle saillant, il nous faut le faire sauter avec la poudre. Nous ne savons où nous allons aboutir.

21 août. — Nous voici de nouveau arrêtés. Le canal a cessé; plus d'eau libre. Un immense champ de glace s'étend devant nous s'élevant uniformément à douze pieds au-dessus de la mer, ce qui suppose une épaisseur totale de quatre-vingt-quatre pieds, la glace plongeant au-dessous de l'eau six fois autant que ce qu'elle laisse paraître au dehors.

Nous gravissons une montagne le docteur Armstrong et moi; nous récoltons quelques plantes, et nos regards s'étendent avec mélancolie et à perte de vue sur une mer de glace parsemée çà et là de blocs énormes. — C'est aujourd'hui mon jour de naissance. Pardonne, ô mon Dieu, la tristesse de mon cœur. Il ne devrait y avoir place que pour les actions de grâce.

23 août. — Nous venons de découvrir deux montagnes composées de bois fossile. On reconnaît aisément les troncs, les fibres. Nous recueillons quelques glands et pommes de pin pétrifiés. Nous mettons à part pour le musée britannique un fragment de bois de quatorze pouces de diamètre et de neuf pieds de long, tandis que les matelots font ample provision de ce combustible à fond de cale.

24 août. — Des étangs dégelés semblent inviter à la pêche; y aurait-il là du poisson? Nous en prenons en effet quelques-uns d'une espèce inconnue, et avec eux le filet ramène, du fond de l'étang, des milliers de petits fruits ronds et verts comme des pois.

26 août. — En parcourant la contrée nous rencontrons çà et là des ossements de rennes. Notre curiosité est excitée par les ruines d'un antique établissement d'Esquimaux. Une mousse épaisse les recouvre; alentour gisent à demi ensevelis dix-neuf crânes de bœufs musqués.

29 août. — Voici le soir d'un jour que je n'oublierai de ma vie. Dès avant-nier des bruits sourds annonçaient un ouragan. Sous ses efforts, la glace a commencé à se soulever.

comme le sol dans les tremblements de terre. Les craquements étaient formidables, nous étions ballottés de côté et d'autre. Depuis deux heures du matin jusqu'à ce soir, nous n'avons pas quitté le pont vêtus de nos plus chauds vêtements et tenant à la main, comme des gens prêts à partir, un petit paquet d'objets indispensables. Le navire soulevé lentement à une certaine hauteur retombait tout à coup sur le flanc, puis se redressait pour recommencer les mêmes évolutions, pleines d'angoisses. Les longues poutres gémissaient et craquaient, les parois légères, les portes des cabines éclataient. Le capitaine avait conservé un grand sang-froid, mais à six heures ce soir, je l'entendis qui s'écriait : « Maintenant c'est fini, dans cinq minutes nous n'aurons plus de vaisseau. » Je me rappelai alors que notre Dieu attend souvent pour délivrer que les choses en soient venues au pire, et un rayon d'espoir entra dans mon cœur.

Désirant faire échouer le navire sur le rivage où des provisions avaient été déposées, le capitaine donna ordre de lever les cinq ancres. On n'était pas encore au milieu de cette opération que soudain la plaine glacée devint immobile ; un silence solennel succéda à l'ouragan. Nous nous regardions sans respirer.... J'espère que plusieurs songèrent à rendre grâce. Le capitaine demanda que personne ne quittât son poste et se retira pour quelques minutes dans sa cabine, puis revint donner ses ordres avec beaucoup de calme et de dignité.

30 août. — Le navire git toujours sur le côté, on n'a pas encore réussi à le remettre à flot. Nous sommes tous sous une vive impression de cet instant où, hier au soir, le calme s'est fait des cieux avec tant de puissance.

31 août. — A force de poudre, l'*Investigateur* est redressé et sa quille plonge maintenant dans l'eau. M. Mac Clure a réuni l'équipage et nous a adressé quelques paroles sérieuses et senties sur la délivrance d'avant-hier.

10 septembre 1851. — Quelques-uns d'entre nous vont

chaque jour à terre pour y chercher du gibier; il est fort rare, mais des ossements de diverses espèces et des ruines d'habitations nous font croire que le climat fut jadis plus doux. Quelle portée donner à ce *jadis*? Une bien grande sans doute, sous un ciel où se conservent indéfiniment les objets les plus corruptibles.

11 septembre. — Chacun a pris son parti d'hiverner en ce lieu. Déjà ces jours derniers, nos matelots ont fait une ample provision de pierres qui nous serviront de lest au printemps prochain; mais aujourd'hui la glace s'est ouverte offrant un passage où le vent nous pousse rapidement pendant plusieurs heures. La baie que nous quittons a été baptisée par les matelots « Baie du lest. »

15 septembre. — De nouveau immobiles. On croyait voir une mer libre à quelque distance, et quinquaux après quinquaux de poudre ont été employés pour nous frayer un chemin sans aucun résultat. Le capitaine a dépêché MM. Court et Newton jusqu'au cap qu'on aperçoit à quelques milles de distance. Ils sont revenus disant qu'à partir de là, la côte retourne vers le sud-est. La conjecture du capitaine paraît donc se vérifier : la terre de Baring serait une île.

21 septembre. — Avancant un peu ces jours derniers, nous avons atteint le cap qui reçoit le nom de cap Crozier et s'élève perpendiculairement à 300 pieds. C'est aujourd'hui dimanche : l'office est célébré selon la coutume par la lecture des prières liturgiques et d'une portion de la Bible. Je me suis attaché à ce culte dont notre capitaine s'acquitte avec une simplicité solennelle. Les matelots s'y montrent bien plus recueillis que naguère; les angoisses et la délivrance ont tourné les regards de plusieurs vers les seules montagnes d'où nous vienne le secours.

23 septembre. — Quoiqu'on ne voie que glace, et que la vigie du mât répète sans cesse : « Glace, glace, » néanmoins nous continuons à avancer à raison de dix milles à l'heure. Nous sommes resserrés, comme le mois précédent, dans un

étroit canal, si étroit, que chaque fois que le navire balance un peu plus fort, le mât s'en va heurtant de droite et de gauche les murailles de glace qui servent de berge. Je pense aux Israélites traversant la mer Rouge.

Ce soir en causant, un vieux matelot barbu se mit à dire : « Ma mère lisait dans un gros livre et nous en racontait des histoires extraordinaires du temps d'autrefois ; des hommes changés en pierre, des remparts s'écroulant au son de la trompette. On n'avait point alors de vaisseaux. Des milliers ont traversé à pied sec le canal de la Manche, les eaux s'étant séparées pour les laisser passer. C'est alors que l'Angleterre a été peuplée. Ma pauvre mère dit que, depuis Richard Cœur de lion, on n'a plus revu de ces choses merveilleuses, et qu'on ne les verra plus. Que va-t-elle dire quand je lui raconterai ce que j'ai vu de mes yeux ? »

Ce brave matelot zélé, exact à son service, est né dans la chrétienne Angleterre. Il y a été baptisé ; il y a grandi !

24 septembre. — J'étais auprès du capitaine quand, descendant sans permission de son poste élevé, le pilote spécial des glaces s'est approché de lui. Pâle et d'une voix tremblante, il s'est excusé disant qu'il n'était pas de force à soutenir plus longtemps un tel spectacle. « La glace, rien que la glace, capitaine ; à perte de vue, je ne vois pas une cuillerée d'eau et pourtant nous avançons toujours ; je ne puis prendre sur moi de remonter là-haut. »

Ce pauvre pilote avait tout à fait l'expression d'un homme qui vient de voir un spectre. Enfants et grands, en face du surnaturel, nous avons besoin de nous serrer les uns contre les autres.

Deux heures après, l'*Investigateur* vient à donner fortement contre un banc de sable. Dans la position où nous sommes, si le navire échoue, nos vies sont perdues. Personne n'en doute. Aussi obéit-on ponctuellement aux ordres du capitaine, qui prend lui-même le commandement.

Tous les objets un peu lourds sont chargés sur la chaloupe et transportés sur la glace, mais l'*Investigateur* demeure immobile.

La sonde ne donnait à l'avant du bateau que 5 pieds au lieu de 16, nécessaires pour la flottaison. On avait fait de tels efforts que, malgré la température, nos vêtements étaient trempés de sueur. Tous les matelots étaient rendus. Le capitaine fit sonner la retraite, et comme je descendais l'escalier il me dit « Quand vous vous serez changé, venez prendre une tasse de thé avec moi ! »

Lorsque j'entrai dans sa cabine, il se leva et me montrant du doigt un livre ouvert : « Voyez, me dit-il, non sans quelque amertume, comme ces passages de la Bible répondent bien à notre situation ! Dans cette heure d'angoisse, où nos vies semblent ne tenir qu'à un cheveu, j'ai voulu faire comme vous ; j'ai ouvert la Parole de Dieu en lui demandant de m'y faire trouver de la consolation et voyez ce qu'elle me répond ! » Il me désignait les versets 2 et 3 du psaume XXXIV : « Magnifiez l'Eternel avec moi et exaltons son nom tous ensemble ! J'ai cherché l'Eternel et il m'a répondu, et m'a délivré de toutes mes frayeurs. » Je lus ce passage à haute voix ; M. Mac Clure ajouta : « Je ne connais que trop bien notre situation. — Quelquefois, repris-je, ces réponses de la Bible m'ont paru, comme à vous, illusoires, ironiques ; plus tard l'événement les a justifiées. »

Nous nous assimes en face l'un de l'autre, et nous buvions silencieusement notre thé lorsqu'un choc violent se fit sentir. Plus prompt que l'éclair, M. Mac Clure fut sur le pont ; quand j'y arrivai sur ses pas, l'*Investigateur* flottait avec aisance. Ce que tous nos efforts n'avaient pu faire, un simple glaçon l'avait opéré. Poussé par le vent ou plutôt par la main de Dieu sous la proue, il l'avait promptement dégagée. Ai-je besoin de décrire ce qui se passa dans le cœur de tout l'équipage, mais surtout dans celui du capitaine et dans le mien ?

24 septembre. — J'ai réveillé ce matin M. Mac Clure par le chant du cantique :

Gloire au Dieu riche en merveilles,
Et qui nous a délivrés.....

Tout ce qui avait été transporté sur la glace pour alléger le navire a été remis en ordre.

Le capitaine avait toujours entretenu le désir de nous faire atteindre, dans l'île Melville, la baie où hiverna Parry il y a 30 ans. Aujourd'hui le brouillard en se levant nous a laissé voir que ce plan est inexécutable : l'intervalle considérable qui nous sépare de l'île Melville est occupé par une glace épaisse et continue.

Nous-mêmes, nous nous trouvons dans une baie de la terre de Banks (ou de Baring), que le banc de sable où nous avons failli échouer, protégé contre les fureurs de la haute mer.

25 septembre 1851. — Pendant les douze heures de repos accordées à l'équipage, la mer qui nous entoure s'est gelée et même assez fortement pour nous porter, M. Mac Clure et moi, jusqu'à terre. — Il ne surprend personne en annonçant que nous devons prendre ici nos quartiers d'hiver.

Le cap que nous venons de doubler se nommera « cap de la Providence » et notre baie, « baie de la Miséricorde. »

30 septembre. — Ayant pour nous l'expérience de l'an dernier, nous avons pris nos arrangements d'hiver avec plus de savoir-faire. — Nous comptons six cents pas jusqu'à la prochaine montagne de glace qui nous fournit l'eau. — Le sol est parsemé de crânes de bœufs musqués et de quelques ossements de rennes.

1^{er} octobre 1851. — Nous avons déjà 12° de froid. Inventaire fait de nos provisions de bouche, plusieurs sont avariées. Désormais les rations seront réduites d'un tiers. — On fait une grande lessive, sans attendre que la température devienne encore plus sévère.

31 octobre. — Le 26, nous avons célébré la découverte du passage faite il y a un an par le capitaine. L'équipage a reçu un grog et ration entière. Les matelots avaient organisé des jeux et des danses qu'ils ont exécutés devant nous. En réponse à leurs compliments, le capitaine a dit qu'il espérait bien traverser dans quelques mois le nouveau passage qui nous sépare de l'île Melville, et aller ainsi tous ensemble fêter cet anniversaire dans la vieille Angleterre. — En attendant, la glace de l'année (*boy ice*) a déjà une épaisseur d'un pied et demi, et le thermomètre marquait 18° au-dessous de 0.

7 novembre 1851. — Le soleil a brillé hier pendant trois minutes seulement. Adieu jusqu'en février!

29 novembre. — Notre hiver se passe à peu près comme l'an dernier. Seulement cette réduction d'un tiers dans les rations qui, de loin, peut paraître sans importance, en a à la longue une très-grande. Nos matelots sont incapables de se livrer aux exercices corporels un peu violents par lesquels ils aimeraient à se réchauffer.

Ils vont se promener en long et en large sur l'esplanade nivelée dans le voisinage et rentrent tout transis. Leur école du soir les intéresse. — La même humidité dont nous avons tant souffert fait de nouveau notre tourment. Les boulets rouges qu'on renouvelle dans nos cabines ne parviennent point à les sécher. Oh! dormir seulement une nuit dans un lit sec, quelles délices!

6 décembre 1851. — 33° de froid. Le capitaine, pour éclaircir ses soupçons, fait faire une revue nouvelle et très-exacte de nos vivres. Comme il le craignait, plusieurs caisses qu'on croyait saines sont avariées. Nous ne serons plus qu'à demi-ration. — La provision de chandelles baissant beaucoup, ordre est donné de les réserver pour l'indispensable. Nous passons donc dans l'obscurité la plus grande partie de ces longues nuits de vingt-quatre heures. Presque plus de lecture, une faim jamais apaisée! pour toutes ressources la promenade et le sommeil.

Les loups font entendre autour de nous de lamentables hurlements. Durant mes excursions solitaires, mon cœur va chercher mes bien-aimés au loin dans la patrie, et une larme coule le long de mes joues. Pourtant, grâces t'en soient rendues, ô mon Père céleste, je ne suis pas abandonné ; les douceurs de ta communion sont les mêmes. Elles sont parfaites et restaurent l'âme.

31 décembre. — La glace de l'année a maintenant trois pieds huit pouces. — Le jour de Noël a été joyeusement fêté comme dans nos familles, en Europe. Ration entière, plum-puddings et un éclairage sans parcimonie en ont fait les frais.

Ce dernier luxe n'a pas été le moins goûté. Les gens logiquement raisonnables n'épargneraient pas ici le blâme ; mais qu'ils réfléchissent que si jamais une fête fût désirable pour rompre la monotonie de l'existence, c'est dans une situation comme la nôtre.

31 janvier 1852. — Qu'inscrire sur ce journal interrompu depuis un mois, sinon que nous avons toujours bien froid, toujours bien faim, et que trois de nos matelots ont dû être punis pour avoir dérobé la nourriture de nos chiens de garde? — Epaisseur de la glace nouvelle : quatre pieds huit pouces. — 39° R.

4 février 1852. — Nous jouissons d'un crépuscule d'une heure qui va croître chaque jour en étendue et en clarté. Bientôt le soleil reparaitra et, comme de grands enfants, nous jouons à qui le verra le premier. On recommence à chasser, mais c'est dangereux, parce que l'obscurité surprend bien vite. Hier le sergent Woon et le nègre Anderson se sont ainsi égarés. On les a longtemps appelés par des coups de fusil et des fusées tirés de cinq en cinq minutes. Puis trois patrouilles se sont mises à leur recherche et les ont enfin ramenés au bout de plusieurs heures, gelés et incapables d'aucun mouvement. Pendant longtemps le nègre n'a pas donné le moindre signe de vie.

18 février. — Une tourmente de neige, dont on ne saurait se faire aucune idée dans nos pays, a duré huit jours consé-

cutifs, et si bien enseveli l'*Investigateur* qu'on ne voyait sortir que les mâts hors de cette masse énorme et blanche. — Nous gémissions de ne pouvoir chasser, car pour nos appétits toujours ouverts, jamais rassasiés, la chasse est doublement précieuse. La faim de la journée d'hier semble s'ajouter à celle d'aujourd'hui.

Un jour, nos meilleurs chasseurs abattent trois rennes. Ils viennent chercher un moyen de transport sur le navire et nous réjouissent par cette bonne nouvelle. Quand ils retournent avec le traîneau, les loups avaient fait main-basse sur les trois rennes. Nous en aurions pleuré !

15 mars 1852. — Deux matelots se sont de nouveau égarés. On ne les a retrouvés qu'au bout de trente-six heures. Ils semblaient avoir perdu la mémoire et le sentiment. Plus tard ils ont raconté que, dans leur détresse, ils s'étaient estimés bien heureux d'avoir pu atteindre un lièvre qu'ils avaient dévoré tout cru.

28 mars. — L'école des matelots a cessé hier, un peu faute d'écoliers. Il faut convenir que, quand on est si pauvrement nourri, qu'on a erré tout le jour par la neige et les glaces, on n'est guère en train, quand vient le soir, de se livrer à l'étude. On aime mieux, tout en fumant une pipe de tabac, se communiquer les petites aventures de la journée. — Epaisseur de la glace nouvelle : six pieds quatre pouces.

11 avril 1852. — Le capitaine part avec un officier et sept matelots pour aller reconnaître l'île Melville, et constater qu'un bras de mer seulement nous sépare de cette île qu'ont abordée des vaisseaux venant de l'Orient.

30 avril. — On a réglementé la chasse. Elle est réservée comme un monopole aux tireurs adroits. Les autres, ne faisant qu'effrayer le gibier, sont priés de s'abstenir. En peu de jours treize rennes ont été tués ; c'est un supplément précieux toujours salué par des hourras !

9 mai 1852. — M. Mac Clure est revenu désappointé. Il

avait secrètement entretenu l'espoir de trouver dans la baie de Parry un vaisseau d'Europe, ou tout au moins un dépôt de vivres; ni l'un ni l'autre. Mais, dans une boîte de fer-blanc, ces nouvelles que nous écoutâmes avidement :

« Le capitaine Auston avait, en 1850, passé le détroit de Lancaster et dû hiverner près de l'île Griffith, avec ses quatre vaisseaux, le *Résolu*, l'*Intrépide*, le *Bon-Secours* et le *Pionnier*. Au printemps de 1851 une expédition était partie pour l'île Melville et y avait laissé cet écrit. » Ces vaisseaux sont-ils encore retenus dans les mêmes glaces que nous, ou ont-ils fait voile pour l'Angleterre? Dieu seul le sait.

Je vois que notre pauvre capitaine fait de grands efforts pour montrer un visage serein et ne pas se laisser abattre.

31 mai. — La santé de l'équipage commence à s'altérer visiblement. Le manque de nourriture et la tristesse y sont pour beaucoup. — Un brouillard épais vient quelquefois surprendre nos chasseurs. Des jalons qui tous ramènent au vaisseau ont été plantés dans diverses directions. — Epaisseur de la glace de l'année : sept pieds un pouce.

20 juin 1852. — Nous voici dans ces jours où le soleil ne quitte plus l'horizon. La neige est éblouissante. Malgré les lunettes vertes, quatorze hommes ont été pris par l'ophthalmie propre à ces parages. Défense a été faite de chasser en dehors des heures qui correspondent chez nous à celles de la nuit, et pendant lesquelles le soleil darde moins ses rayons. Après une nouvelle revue des provisions, il faut jeter plusieurs quartiers de viande avariée; nos matelots les suivent de l'œil avec un soupir. En nous maintenant à demi-ration, nous pouvons cheminer ainsi jusqu'au mois d'août de l'année prochaine.

Nous n'avons pas moins de douze malades.

30 juin. — Dans une excursion sur terre nous trouvons des ruines d'habitations, et des pierres disposées en cercle selon la coutume des Esquimaux, là où ils veulent dresser une

tente. Partout, au reste, où nous avons pu explorer cette terre de Banks ou de Baring, que nous côtoyons depuis tantôt deux ans, nous avons trouvé les mêmes phénomènes. Elle a été jadis fort peuplée.

9 juillet 1852. — Nous avons une douce température. A peine la neige a-t-elle disparu qu'une multitude de petites fleurs jaunes ou blanches apparaissent sur la mousse. J'ai déjà recueilli plus de 3,000 exemplaires de diverses plantes, mousses et lichens. — Le règlement porte que les chasseurs ne doivent point s'approprier le gibier, mais l'apporter au quartier-maitre qui le répartit. Seulement ils ont droit à une part choisie. Certains animaux, le renard entre autres, n'étant pas réputés gibier, deviennent la propriété exclusive du chasseur. Le sergent Woon était sorti hier pour cette chasse où il a généralement du bonheur quand, derrière la montagne, il s'est trouvé en face de deux bœufs musqués. Quoique n'ayant que trois balles, il les a bravement attaqués. Blessés, ces animaux l'ont poursuivi ; dans sa détresse il a dû charger son arme, d'abord avec le tire-balle, ensuite avec la baguette elle-même. Enfin il a été maître du terrain. Tout ému il est venu nous raconter sa victoire. Nous lui avons battu un ban. Certes, pour des affamés comme nous, 647 livres de bœuf ne sont pas à mépriser. Brut, les deux animaux en pesaient 1252.

17 juillet. — J'aime mes promenades solitaires durant les heures de la nuit. Ce silence absolu, les étoiles si brillantes, tout parle à mon cœur. Hier, j'ai entendu avec délices le murmure d'un petit ruisseau que jusqu'ici la glace avait retenu prisonnier. Je ne pense pas que jamais poète ait joui du bruit de l'onde ou du vent dans la feuillée plus que je ne l'ai fait de cette eau clapotant doucement contre la glace de ses bords au sein de ce paysage désolé.

Nous sommes en plein été. Chez nous c'est le temps des averses, des subites ondées. Ici, ces ondées, ce sont d'épaisses

bourrasques de neige non moins subites et qui enveloppent nos chasseurs. — J'ai pris quelques jolis papillons. Ce sont à peu près les mêmes espèces qu'au Labrador.

2 août 1852. — Chaque jour, les uns ou les autres, nous gravissons la montagne haute de 800 pieds, pour voir s'il se manifeste quelque mouvement dans la glace de la haute mer. Jusqu'à présent rien ne semble l'annoncer. La volonté de Dieu soit faite. Quoi qu'il en soit, tout concourt au vrai bien de ceux qui l'aiment.

J'ai fait aujourd'hui une bonne trouvaille. C'est une espèce d'oseille, croissant en abondance sur une pente exposée au midi. Je l'ai bien lavée et offerte en surprise à dîner. Une salade fraîche ! cette vue a déridé plus d'un front. Le docteur a fort approuvé, et trouvé ma verdure un excellent spécifique contre le scorbut.

16 août. — Rien de nouveau sur la mer. La mélancolie s'empare des plus déterminés. La mer n'est libre que sur une longueur de cinquante pas environ le long du rivage. Cela nous oblige à nous servir habituellement du bateau de caoutchouc. Ce bateau, de dix pieds de long sur trois de large, porte dix hommes et ne pèse que 25 livres.

L'un de nous le prend sous son bras, puis arrivé au bord de l'eau, on le gonfle avec un petit soufflet de poche. C'est une invention extrêmement commode.

21 août. — Notre situation ne fait qu'empirer. Sans doute nous avons tous renoncé à revoir nos foyers cette année, mais nous espérions au moins atteindre l'île Melville. Bien loin que la mer s'ouvre à nos vœux, voilà qu'une glace nouvelle se forme depuis quelques jours et a déjà atteint trois pouces d'épaisseur. — Pour surcroît un jeune matelot est devenu fou. Il faut le garder à vue, et pendant la nuit ses cris déchirants jettent le trouble dans notre âme. — Et pourtant je serais un ingrat si dans ce jour, anniversaire de ma naissance, je ne rendais pas grâce à

Dieu du fond de mon cœur. N'est-ce pas Lui qui a béni mes faibles efforts auprès de mes compagnons? Plusieurs, maintenant, me sont unis par les liens d'une commune foi. Nous nous réunissons avec bonheur autour de sa Parole; nous prions, nous recevons ensemble la force de supporter le faix du jour. — La santé de l'équipage s'est notablement améliorée depuis qu'on fait usage de l'oseille de la terre de Banks.

III

Second hiver dans la baie de Miséricorde. — Les rations encore diminuées. — Détresse. — Assemblée populaire — Festin. — Deux hommes fous. — N.ël. — Retour sur l'année écoulée. — Plans du capitaine Mac Clure. — Arrivée subite du lieutenant Pim. — Première mort. — Le matelot poète. — Voyage à pied sur la glace. — On s'installe sur le Résolu. — Ile Melville. — Tout l'équipage abandonne l'Investigateur.

9 septembre 1852. — Le capitaine a réuni aujourd'hui l'équipage. D'une voix ferme, il a dit qu'il abandonnait tout espoir de quitter la baie de Miséricorde cette année, et qu'il fallait se préparer à y passer un second hiver. « Remettons-nous à Dieu, a-t-il ajouté, il ne nous a jamais abandonnés; comportons-nous en vrais marins anglais qui savent ce que c'est que le courage et la persévérance. J'ai la confiance que tous, jusqu'au dernier, nous reverrons la patrie. »

Il a fait part ensuite avec tristesse d'une mesure qui lui semblait indispensable: c'était de diminuer encore la ration de chaque homme, afin de n'être pas pris au dépourvu avant l'été de 1853, afin aussi de pouvoir la ramener à un taux plus élevé quand le service requerrait de nouveau notre activité.

On s'est séparé en silence, tête baissée, les moins dociles comme les autres; qu'y avait-il, en effet, à objecter au capitaine?

2 octobre 1852. — Nous voici en plein hiver avec une longue et mélancolique perspective devant nous. La solitude de cette contrée est profonde. Il y a quelques semaines encore que les oiseaux, par leur ramage et leur vol animé, nous faisaient société. Ils ont tous émigré vers le sud. — Ceux de nos compagnons que ne soutient pas la confiance en Dieu et la certitude de son amour, laissent voir une disposition sombre et humoriste. Ils ne peuvent prendre leur parti de cette faim continuelle. Plus moyen de recueillir les lichens, l'oseille sauvage, qui étaient devenus un précieux supplément. La neige a profondément recouvert tout cela.

Aucun gibier quelconque n'est maintenant laissé en propriété au chasseur. Tout doit être apporté au quartier-maître. Mais plus d'une fois l'ordre est enfreint, et des poules de neige, des lièvres blancs ont été dévorés tout crus derrière quelque rocher. Il y a là-dedans, comme en toutes choses, une grande inégalité. La même quantité de nourriture qui suffit tant bien que mal aux uns, laisse aux autres tous les tourments de la faim. Rien ne m'a donné la mesure de notre détresse comme de voir, ce matin, quelques hommes fouillant avidement le tas de débris de toute sorte et de balayures, qui a été amoncelé près du vaisseau pendant notre long séjour.

9 octobre. — Aux douleurs de rhumatisme, triste connaissance que j'avais faite pendant notre premier hiver polaire, s'est venu joindre ces derniers jours un opiniâtre mal de dents. On aime tant avoir chaud quand on a mal aux dents ! Je suis transi durant le jour, et le soir il faut me coucher dans un lit tout humide. Mon Dieu, donne-moi de ne pas murmurer !

18 octobre. — 19° R. Nous avons eu aujourd'hui une petite assemblée populaire. Les matelots se sont réunis sans autorisation sur le pont, ont délibéré avec un certain ordre ; puis, lorsqu'à midi M. Mac Clure a paru, quatre d'entre eux se sont avancés en députation : « Nous vous supplions respectueusement,

capitaine, d'augmenter un peu nos rations; nous n'y pouvons absolument plus tenir, la faim nous empêche de dormir. »

Le capitaine a répondu avec douceur, et montré de la sympathie pour leurs souffrances. Il a pardonné cette assemblée irrégulière, cherché à leur faire comprendre qu'une absolue nécessité l'avait fait régler ainsi les rations, que la prudence exigeait de continuer... Mais ventre affamé n'a point d'oreilles. Sans sortir des formes respectueuses, les matelots ont insisté; le capitaine s'est vu à la fin obligé de leur accorder une légère augmentation.

26 octobre. — Pour l'anniversaire de sa découverte, M. Mac Clure autorise le quartier-maitre à donner un repas comme aux jours d'abondance. La gaité durant ce banquet, au fond bien simple, témoigne assez combien notre être moral est soumis à l'influence des privations. On s'était donc une fois rassasié! L'expression des figures était toute changée. Ah! l'expérience est un grand maître; je ne pense pas que désormais nous soyons tentés, ni les uns, ni les autres, de jeter la pierre au pauvre qui, au milieu de son indigence, se sera accordé un bon repas. Manger à sa faim! Il faut avoir passé par là pour le comprendre.

31 octobre. — Nous avons déjà eu dans ce mois 29 degrés de froid. La nouvelle glace a un pied et demi d'épaisseur. Notre pauvre officier Wynjatt est fou depuis quelques semaines; je suis le seul qui exerce, avec son domestique, quelque empire sur lui. Mais ses cris continuels m'agacent les nerfs à tel point qu'il faut parfois m'enfuir, malgré un temps à ne pas mettre un chien à la rue, comme on dit chez nous. Si loin que j'aille, au milieu du grondement de la tempête, il me semble entendre cette voix qui me poursuit. Pauvre homme!

23 novembre 1852. — Heureusement que nous ne manquons pas de combustible. Un feu ardent est sans cesse entretenu dans le grand poêle, et l'on fait rougir des boulets qu'on

va porter de cabine en cabine. Sans ces boulets, nous péririons, je crois, et de froid et d'humidité. — Pour passer le temps, officiers et matelots tricotent et font de petits ouvrages qui ne demandent que peu de lumière.

30 novembre. — 33° R. Je fus hier à la chasse; je tuai un lièvre, deux poules de neige et un renne. Les poules et le lièvre ont été de suite mis à part pour nos malades. — Voici comment nous devons manger nos pois cet hiver. Concassés au marteau, on les moud dans un vieux moulin à café. Avec un mélange d'eau on en fait une pâte qu'on cuit ensuite dans une serviette à la façon des puddings. On nous les sert ainsi, sans la moindre parcelle de graisse. Ce n'est pas succulent, sans doute, mais enfin c'est quelque chose qui se mange. De tout ce qu'on met sur table, le quartier-maitre fait des portions aussi égales que possible, mais pour qu'aucun ne se plaigne d'être lésé, on tire ensuite ces portions au sort. — Nous avons treize malades, presque tous atteints du scorbut.

6 décembre 1852. — En poursuivant hier un lièvre blessé que je me réjouissais d'apporter à nos malades, je suis tombé dans une profonde crevasse dont j'ai eu bien de la peine à me tirer. J'en suis quitte pour un pied foulé. Adieu la chasse pour longtemps!

15 décembre. — Grâce à Dieu, me voilà sur mes jambes plus tôt que je ne l'eusse espéré. J'ai tué ce matin un lièvre et un renne mâle avec un fort beau bois. A force de les avoir eu gelés, la peau de mon visage et celle de mes mains sont devenues d'une extrême délicatesse. J'ai peine à tenir mon fusil. Deux ou trois des matelots qui me sont les plus affectionnés m'accompagnent volontiers; ils portent mon arme et quand j'abats un renne, se partagent entre eux le sang et les mousses et lichens contenus dans le premier estomac. L'animal, du reste, est scrupuleusement apporté au quartier-maitre. — Sauf nos deux fous, il n'y a personne sur l'*Investigateur* qui ne se ré-

jouisse de l'approche de Noël. Ce jour-là on fera un bon repas. Hélas ! pauvres nous !

25 décembre. — Noël est-il bien aujourd'hui pour moi la joyeuse fête chrétienne ? Pourquoi ne le serait-il pas ? Le sujet de joie est-il donc si petit qu'il ne puisse déborder par-dessus nos tristesses passagères ? O mon Sauveur, sois béni !

Le culte a commencé la journée. A midi on a servi le repas bien impatiemment attendu. Les matelots avaient orné le pont de banderolles avec des vers et des peintures primitives représentant les divers événements de notre voyage. Chaque tableée possédait un respectable plumpudding. Puis le quartier-maitre, à l'insu de tout le monde, avait, pour ce jour-là, gardé une forte pièce de bœuf musqué qui a été saluée par d'unanimes acclamations. Les malades ont eu quelques mets délicats ; l'entrepont a été éclairé tout le jour, vive jouissance appréciée par chacun.

31 décembre. — Hier, je suis tombé sur un petit troupeau de rennes, et j'ai eu le bonheur d'en tuer trois pesant ensemble 267 livres. — Voici le dernier jour de l'année, d'une année bien difficile. Dieu soit béni de la protection dont Il nous a entourés et moi tout spécialement ! Ma santé est assez bonne. Et n'est-ce pas une immense bénédiction qu'Il se soit servi de moi pour toucher le cœur de mes compagnons d'exil, en sorte que plusieurs s'occupent des choses invisibles, veillent sur leur cœur, recherchent le service de Dieu et montrent par leur conduite qu'ils aspirent à une patrie meilleure ? Mon Dieu ! continue à bénir mes efforts ! Tu es fidèle, je le sais. Je ne t'ai jamais cherché de tout mon cœur sans t'avoir rencontré, et les moments passés auprès de toi m'ont toujours laissé l'âme heureuse, en paix. Il m'est doux de penser que je suis entouré, fortifié par les prières de mes amis d'Europe. Ah ! si le découragement voulait me reprendre, que je me demande bien vite : « Est-ce par ma propre volonté ou par celle du Père céleste que je suis ici ? »

1^{er} janvier 1853. — Nous commençons l'année avec 42° de froid. La glace nouvelle est épaisse de quatre pieds quatre pouces. — Voici le plan du capitaine : Au premier printemps une expédition, dont je ferai partie, quittera le navire et, se dirigeant vers le sud-ouest, tâchera d'atteindre le fleuve Mackensie ; nous le remonterions jusqu'au fort de Bonne-Espérance qui appartient à la compagnie de la Baie d'Hudson. Avec son aide nous arriverions en Angleterre, où nous provoquerions l'envoi d'un navire pour le printemps 1854, si toutefois l'*Investigateur* n'a pu, durant l'été de cette année-ci, opérer son passage en traversant la mer qui nous sépare du détroit de Barrow. A vues humaines, il me semble impossible que, faibles comme nous sommes, nous puissions accomplir un tel voyage par des contrées désertes et glacées. Mais je ne veux pas envisager les choses à vues humaines.

Le scorbut fait des progrès. Un matelot a perdu toutes ses dents, l'une après l'autre, et ses jambes commencent à devenir noires.

Au 1^{er} janvier 1852 nous nous étions tous pesés sur la grande romaine, aujourd'hui nous avons recommencé la même cérémonie ; chaque homme a perdu, en moyenne, 35 livres de son poids.

11 janvier. — Je n'ai pas souvenir d'avoir encore eu si froid. Le thermomètre marque 40°. Les ressorts des fusils et des serrures sautent l'un après l'autre. — Les rennes, selon leur instinct dans les grands froids, quittent l'intérieur du pays et s'approchent du rivage. Nous en avons tué quatre ces jours derniers. C'est un précieux supplément, mais nous sommes 76 pour le partager. La peau même de ces animaux, bouillie longtemps, coupée en lanières et salée, devient un aliment.

25 janvier. — Mes maux de dents ont recommencé ; j'ai la fièvre ; je suis parfois bien abattu. — Nos deux aliénés ne sont pas mieux. Leurs cris retentissent d'une manière effrayante

dans le silence de notre longue nuit. — Hier un matelot rentrant à demi gelé s'est laissé choir dans l'escalier de l'entrepont. Son bras s'est cassé comme du verre. — Le pauvre capitaine porte lourdement le poids de tant de détresses. Dieu lui soit en aide et à nous tous !

31 janvier. — 44° R. La semaine dernière le temps n'a pas permis de chasser ; aussi quand, ce matin, on a annoncé que du gros gibier s'était montré du côté de l'est, chacun s'est précipité dans cette direction. Moi, j'ai fait comme un vieux routier. Je me suis dit : « Ils vont effrayer le gibier ; allons-nous-en tranquillement du côté de l'ouest. » J'ai en effet tué deux rennes, pesant ensemble 170 livres.

22 février 1853. — Le soleil a reparu, mais c'est pour éclairer une triste position. Nos hommes sont réduits à une faiblesse extrême ; les moins invalides s'emploient à charger sur des traîneaux le sable du rivage, et à l'étendre de manière à former une large route dans la direction de la haute mer. Une surface sombre facilitant la fusion de la glace, on espère, par là, hâter la libération de notre *Investigateur*. On y travaille avec plus de persévérance que de foi, et l'on se prend à hocher mélancoliquement la tête en mesurant de l'œil cette longue route grise. — Notre ferblantier est malade ; c'est moi qui le remplace. Je suis occupé à confectionner un grand nombre de gamelles.

28 février. — On commence à augmenter un peu la nourriture de ceux qui devront avec moi entreprendre, dans six semaines, le long voyage vers le fleuve Mackensie. Un regard sur nous, notre maigreur, notre faiblesse ; un regard sur ces centaines de milles qu'il nous faudra faire par la neige et la glace attelés aux traîneaux chargés..... Ah ! il y aurait de quoi désespérer. Dieu nous donne de diriger sans cesse un autre regard vers cette main qui nous a déjà tant de fois délivrés !

3 mars 1853. — Aujourd'hui le capitaine a fait connaître son plan à tout l'équipage réuni : « La provision de vivres ne pouvant durer tout au plus que jusqu'en novembre, il est indispensable, si l'on ne doit recevoir de secours qu'au printemps de 1854, de décharger le vaisseau d'un certain nombre de bouches. En conséquence, quatre officiers et vingt-six matelots, dont les noms sont désignés, se rendront au port Léopold, à l'extrémité du détroit de Lancaster (environ 500 milles de distance). Là ils doivent trouver un dépôt de vivres, vêtements, combustible, laissé en 1848, et ils ont bonne chance de retour par quelque baleinier.

« L'expédition de huit personnes pour le fleuve Mackensie se rendra, par le détroit du Prince de Galles, dans l'île de la Princesse royale, où l'*Investigateur* même a laissé en 1850 un dépôt considérable avec un bateau. Là nous attendrons que la débâcle des glaces nous permette d'atteindre par eau la terre de Wollaston et le fleuve Mackensie.

« Le reste de l'équipage, y compris le capitaine, demeureront sur le navire qu'il désire ardemment ramener. Si, en 1854, aucun secours n'est venu, et que le passage continue à être fermé, ils prendront eux-mêmes la direction du port Léopold.

« Pendant un mois avant le départ, chacun des voyageurs recevra ration entière. »

Cette communication du capitaine, écoutée dans un religieux silence, a jeté un grand trouble dans les esprits. Ceux qui partent, effrayés du long voyage, envient ceux qui restent. Ceux-ci les jalourent à leur tour. Grâce à Dieu, il y en a quelques-uns pourtant qui acceptent paisiblement leur lot, ne doutant pas que ce ne soit sa main qui le leur dispense, et se confiant en son amour.

31 mars. — Les forces reviennent rapidement avec l'augmentation de nourriture. Les restants écrivent à leurs amis d'Angleterre. Ces lettres arriveront-elles jamais? — Les trai-

neaux devant être tirés à bras d'hommes, il importe de les charger le moins possible. Nous n'emporterons donc que le strict nécessaire. Chacun de nous fait un ballot de tout ce qui lui appartient et le remet, contre reçu, au capitaine. Si, les uns et les autres, nous atteignons l'Angleterre, c'est là que ces choses nous seront rendues. Ce n'est pas sans un soupir que j'ai refermé là-dedans mon journal de voyage. Il m'a coûté de m'en séparer plus que de toute autre chose.

7 avril 1853. — Cette après-dîner je me promenais avec le capitaine, et nous causions mélancoliquement de notre séparation. « Si vous revoyez l'Angleterre, me dit-il en me tendant affectueusement la main, et que là vous n'entendiez plus parler du capitaine Mac Clure et de son monde, vous pourrez vous représenter que son corps git quelque part, enveloppé dans la bonne fourrure que vous voulez bien me laisser..... Mais soyez sûr en même temps que, jusqu'au dernier moment, mon Sauveur aura été mon unique espoir, et que je serai mort dans la ferme croyance qu'à sa voix divine, un jour ce pauvre corps sortira du tombeau. »

A peine M. Mac Clure achevait-il ces paroles, qu'un matelot s'approchant lui fit remarquer un point sombre qu'on voyait au loin se mouvoir sur la glace de la haute mer, probablement quelque bœuf musqué. Le point noir s'avancait, grossissait. Il ne nous semblait plus que ce fût un bœuf; que pouvait-ce être? Comme nous examinions de tous nos yeux, accourt un second matelot qui s'écrie: « Des hommes, des hommes! Un homme seul, d'abord, et puis un traineau plein d'hommes! »

Nous nous regardâmes, M. Mac Clure et moi, sans dire un mot et nous acheminâmes pressant le pas. Je sentais le courage renaitre en moi.

« Le chemin qu'ont fait ces Esquimaux pour venir jusqu'ici, me disais-je, nous pouvons le faire aussi bien qu'eux, avec

eux ! » Le succès de notre périlleux voyage ne me semblait plus impossible. Puis il y avait 21 mois que nous n'avions vu d'autres hommes que nous, et, plus qu'aucun de mes compagnons, je me faisais une fête de serrer la main à ceux-ci. Des Esquimaux sont toujours un peu pour moi des compatriotes.

Plus nous avançons, plus le cœur me battait. Tout à coup, le personnage le plus rapproché, et dont nous pouvions déjà distinguer le noir visage, nous crie nettement en bon anglais : « Je suis le lieutenant Pim, du vaisseau le *Résolu*, capitaine Kellet... » Quelle nouvelle ! la joie, le ravissement, m'ôtaient presque les sens. Ce n'était pas un rêve : Dieu avait eu pitié de nous ; nous étions sauvés !

Et nous de courir vers cet homme et de lui prendre les deux mains tout tremblants d'émotion. Nous voulions parler, témoigner notre joie, notre reconnaissance ; le cœur était si plein qu'il n'en pouvait rien sortir. Alors le noir étranger nous mit au fait en quelques mots : c'était bien un Anglais, le lieutenant Pim. Il devait ce teint à la lampe allumée chaque nuit dans leur tente.

Et nos compagnons, quand la nouvelle leur arriva ! Plus d'angoisses ! Tous les maux semblaient à leur terme. Nous touchions aux côtes d'Angleterre ! Guéris pour une heure, les malades sautèrent à bas de leur couche et se trouvèrent réunis sur le pont. C'était une surprise, une allégresse, un bourdonnement de bonheur. Jamais, peut-être, situation ne fut en un clin d'œil plus complètement changée. Cette scène ne sortira pas de ma mémoire. Je m'arrête, je sens que mes paroles ne sauraient absolument pas la décrire.

Chacun était suspendu aux lèvres de Pim ; des actions de grâces montaient vers le ciel. Tous les cœurs étaient en haut.

Les hommes de Pim arrivèrent avec le traîneau ; ce fut une nouvelle agitation, un nouvel échange de bienvenue, de salutations fraternelles.

Le calme rétabli, Pim recommença sa narration. En 1852, le gouvernement anglais envoya par le détroit de Davis, et tous jours à la recherche de Franklin, cinq vaisseaux sous les ordres supérieurs de sir Edward Belcher.

L'*Intrépide* et le *Résolu* étaient commandés par ce même capitaine Kellet que nous avons, en 1850, connu dans le détroit de Behring. Ces deux vaisseaux se dirigeaient vers l'île Melville, tandis que sir Belcher, avec le *Bon Secours* et le *Pionnier* remontaient le canal Wellington. Le cinquième navire, l'*Etoile polaire*, laissé vers le cap Riley, à l'entrée même de ce canal, devait demeurer comme un dépôt, un lieu de refuge assuré pour les autres¹.

Kellet avait pris ses quartiers d'hiver dans la petite île Dealy, près de l'île Melville. De là il avait expédié diverses compagnies d'éclaireurs. L'une d'elles lui rapporta les nouvelles que Mac Clure avait déposées à la baie de Parry. Le capitaine Kellet aurait voulu envoyer bien vite un traineau vers nous, mais les brouillards intenses, le froid rigoureux qui se succédèrent tout l'hiver ne le lui permirent pas.

Le 10 mars seulement, il put faire partir le lieutenant Pim avec quelques hommes d'élite. Ce voyage, excessivement pénible, dura 28 jours et se termina en nous rendant bien heureux.

8 avril. — Hier au soir, à l'heure même où nous étions dans la joie, mourait le premier homme que nous ayons perdu depuis notre départ, le canonier Kerr. Pour lui aussi, ce jour était le jour de la délivrance, non-seulement parce qu'il souffrait depuis longtemps et d'une terrible manière du scorbut, mais parce qu'il connaissait son Sauveur, et se réjouissait d'aller auprès de Lui. Je l'avais souvent visité durant cette longue maladie, et nous étions devenus de bien bons amis.

Nous sommes entourés de préparatifs de départ, et chaque

¹ Pour bien comprendre la suite de la narration, le lecteur est prié de porter une attention particulière à la position des cinq navires.

fois que nos regards tombent sur quelqu'un de ces objets, c'est une satisfaction nouvelle.

Maintenant, c'est M. Mac Clure qui veut aller lui-même jusqu'à l'île Dealy, et s'entendre sur la situation avec le capitaine Kellet.

9 avril. — M. Mac Clure est, en effet, parti ce matin avec le lieutenant Pim, nous laissant pour instruction à son lieutenant Creswell, au docteur Piers et à moi, de prendre dans huit jours la même direction, en emmenant avec nous nos deux pauvres fous et les 24 matelots malades. Il y a 50 milles allemands jusqu'à l'île Dealy¹. Certes, la commission qu'on nous donne peut paraître épineuse, mais à côté du terrible voyage que nous allons entreprendre, tout est acceptable.

10 avril. — Nous venons de rendre les derniers devoirs au canonnier Kerr. Le cercueil, placé sur un traîneau, était recouvert de notre drapeau en guise de drap mortuaire.

Huit matelots le traînaient, et nous suivions tous en bon ordre.

Sur le bord de la fosse, on a lu la liturgie anglaise; puis les camarades de Kerr ont fait une décharge dans la tombe.

11 avril. — Je me prépare de nouveau au départ, mais pas plus que pour le voyage au fleuve Mackensie, nous ne pouvons emporter autre chose que l'absolu nécessaire. Mes minéraux, mes plantes séchées, mes ustensiles et armes esquimaux, tout est soigneusement emballé. J'avais bien espéré obtenir au moins mes manuscrits, mais les injonctions du capitaine sont formelles.

13 avril. — Le matelot Ames est mort hier subitement, sa santé était délabrée, mais il ne gardait point le lit. — Nous sommes tous prêts à partir.

Les vociférations de Wynjatt, le plus agité de nos deux fous, sont terribles. J'apprehende notre voyage. Avec des hommes dans son état on est toujours en face de l'imprévu.

¹ Environ cent lieues.

14 avril. — Encore une mort ! N'est-ce pas surprenant, après avoir essuyé pendant trois ans et demi tant de tempêtes et de périls de toute sorte, sans perdre un seul homme ? Le matelot Boyle avait été installé comme garde-malade. Ne se sentant pas bien, il crut faire merveille en versant dans un verre les restes de trois ou quatre potions, et en avalant ce mélange.

Ces trois morts successives donnent à nos hommes une tristesse superstitieuse. En revanche, ceux avec qui je pars demain ne dissimulent pas leur joie de quitter enfin ce navire, qu'ils ont depuis longtemps débaptisé, et surnommé *la Famine*.

15 avril. — Nous allons donc quitter pour jamais le vaisseau qui nous a portés au travers du calme et de la tempête, de la bonne comme de la mauvaise fortune. Je ne saurais partager l'indifférence de mes compagnons. Ce départ a pour moi quelque chose de singulièrement mélancolique.

Nous avons diné tous ensemble avec ration entière. A deux heures, je me suis une dernière fois réuni devant Dieu avec ceux qui, rendus attentifs aux intérêts de leur âme, étaient peu à peu devenus mon petit troupeau. Durant la demi-heure qui a précédé le départ, j'ai reçu encore plusieurs visites qui m'ont été fort douces. Un jeune matelot entre autres, qui se distinguait dans l'origine par ses débordements, avait entièrement changé de conduite, et m'était devenu comme un enfant bien-aimé. Il avait mis à profit nos écoles du soir, écrivait couramment et lisait beaucoup. Un certain instinct poétique s'était développé en lui. Il prit congé de moi avec émotion, et me remit quelques-uns de ses essais en vers. Puis, comme je venais de quitter pour toujours ma cabine, ce lieu confident de mes larmes silencieuses et de mes actions de grâces, je trouvai sur le pont mon jeune ami, prêt à m'adresser avec quelques matelots ce chant du départ qu'il leur avait enseigné :

« Frères, voici l'heure de dire adieu à ces camarades qui retournent joyeux vers la patrie, un adieu peut-être éternel :

Ah ! où que nos destinées nous conduisent, n'oublions pas Celui qui est là-haut et qui vous protège comme moi.

« Vous rappelez-vous cette nuit terrible, quand les montagnes de glace menaçaient de briser comme une coquille notre beau navire. Nous avons fait tout notre possible, épuisé toutes nos forces, il n'y avait plus d'espoir... Alors Celui qui est là-haut nous sauva, vous et moi.

« Que de fois de noirs nuages nous voilèrent le soleil ! Que de fois, sur la plaine glacée et sans bornes, l'épais brouillard, les tourbillons de neige nous déroberent notre route ! Nous étions là, désolés, sans savoir où diriger nos pas... Mais voilà, Celui qui est là-haut nous guida vous et moi.

« Nous allons nous quitter. Dieu seul connaît les dangers peut-être tout prochains qui nous attendent. Mais courage ! Mettons d'avance notre confiance en Celui qui commande aux vents et à la mer. Son œil nous suit, et de là-haut, Il veillera sur vous et sur moi. »

Cependant l'heure avait sonné. Nous nous attelâmes aux traîneaux, et, après le formidable hourra dont on nous salua du vaisseau, nous partîmes. Le lieutenant Creswell marchait en avant, et avec lui six hommes incapables de porter autre chose que leur pauvre corps souffrant. Nous cheminâmes assez lentement pendant quatre heures, puis nous dressâmes nos tentes pour la nuit à l'extrémité d'un cap sablonneux.

16 avril. — Après sept heures de repos, le froid nous a forcés de partir avant l'heure. La journée a été pénible. Le scorbut a si fort affaibli nos hommes ! Quelquefois nous rencontrions de vraies montagnes ardues, formées de blocs de glace entassés ; il les fallait gravir sur nos genoux et sur nos mains, les traîneaux suivant comme ils pouvaient. C'était à désespérer, si je n'avais pensé à Celui qui est là-haut.

23 avril. — Nous venons d'atteindre l'île Melville, et ce n'a pas été sans de grands efforts. Au milieu du brouillard et de la neige en flocons serrés, nous ne regardions qu'avec une

confiance très-douteuse à la boussole. Une fois qu'on a dépassé le pôle magnétique, ses indications n'offrent plus la même certitude. Notre plus grande distraction, notre seule rencontre d'êtres vivants, c'étaient les poules de neige qui, de la terre de Banks, émigrent au printemps vers l'île Melville, pour y passer le court été. J'ai neuf hommes dans ma tente, mais cinq d'entre eux sont tellement misérables, qu'ils ne peuvent nous prêter aucun secours. Ils s'avancent péniblement derrière le pauvre attelage qu'il nous faut traîner à nous quatre.

A trois heures de l'après-midi, nous nous sommes arrêtés pour la nuit. C'est nous quatre encore qui devons dresser la tente, préparer le repas, etc. Quand tout a été fait, et nos malades soignés aussi bien que possible sous leurs couvertures, j'ai senti le besoin d'un peu de solitude. Je suis sorti et, malgré mon extrême fatigue, j'ai gravi une petite colline. Là, assis à son sommet, j'ai jeté un regard sur la contrée déserte et désolée. Mes yeux se sont mouillés de larmes, et oubliant le froid, je suis tombé dans une profonde rêverie : « Moi, Miertsching, qui m'eût jamais cru destiné à faire partie d'une expédition au pôle, à partager, en quelque sorte, la gloire de cette découverte vainement attendue pendant trois siècles ! » Et ma vie se déroulait devant moi, et toutes les adorables dispensations de Dieu à mon égard. Oh ! Lui qui m'a accompagné jusqu'ici, qu'Il daigne me garder encore et me permettre de revoir ma patrie et mes bien-aimés ! — Je revins vers la tente transi, mais fortifié dans mon âme. Mes compagnons dormaient, et je mangeai, solitaire, mon repas de biscuit de mer et de viande salée.

30 avril. — Le temps a été favorable pendant cette semaine, mais l'épuisement de nos hommes rend le voyage très-pénible.

Nous avons dû coucher deux matelots sur le traineau ; d'autres ne marchent qu'à la charge de s'y cramponner, et pour comble, nos deux pauvres fous nous causent un extrême

embarras. Nous marchons autant que possible sept heures, nous nous en reposons cinq ; nous reprenons une marche de sept, et un second repos de même longueur termine les vingt-quatre heures.

1^{er} mai 1853. — Aujourd'hui, à 10 heures, nous nous sommes passé la lunette d'approche pour jouir les uns et les autres de la vue des mâts de l'*Intrépide* et du *Résolu*, dans la baie de l'île Dealy, qui n'est plus qu'à 15 milles de distance. Nous nous sommes tous senti courir une nouvelle force dans les veines, et avons doublé le pas. Mais c'était trop pour nous, nous n'avons pu atteindre aujourd'hui le but tant désiré.

2 mai. — Nous déjeunons plus sereins et dispos que nous n'avons été depuis longtemps. Nous faisons avec émotion notre petit culte du matin, et bientôt, au détour d'un rocher, nous apercevons les vaisseaux. On nous a vus aussi ; on a hissé le drapeau. Les capitaines Kellet et Mac Clure, avec plusieurs matelots, nous viennent au-devant et nous accueillent de la manière la plus amicale. Le capitaine Kellet a voulu me conduire dans sa propre cabine pour y faire ma toilette. Quel délice après seize jours passés sans pouvoir se laver ! On m'offrit du café ! du café bien chaud, quel délice aussi ! Il y a deux ans et demi que je n'en avais point bu. J'ai fait ensuite un bon sommeil de plusieurs heures.

L'*Intrépide*, ancré à deux cents pas environ du *Résolu*, est organisé en lazaret ; vingt-deux de nos hommes y ont été conduits. Les cinq bien portants et moi, nous sommes demeurés sur le *Résolu*, et tous ont été généreusement pourvus de linge et de vêtements.

4 mai. — C'est maintenant que nous nous ressentons le plus de notre pénible voyage et de nos couchées sur la neige. Nous avons dans les membres des douleurs angoissantes. Pour moi, je ne puis guère plus remuer ma jambe droite que si elle était paralysée.

Tout ce qu'il y a de valide parmi les officiers et les mate-

lots des deux équipages explore, dans diverses directions, les côtes de l'île Melville, soit dans un intérêt scientifique, soit avec l'espoir de plus en plus faible de retrouver des traces de John Franklin. — Le capitaine Mac Clure a un ardent désir de ramener son *Investigateur* en Angleterre. Le capitaine Kellet et ses officiers en ont délibéré avec lui, et voici ce à quoi, dans leur prudence, ils se sont arrêtés : « M. Mac Clure va retourner à son vaisseau avec M. Domville, chirurgien du *Résolu*; celui-ci formera avec notre docteur Armstrong une petite commission, chargée d'examiner à fond notre équipage sous le rapport sanitaire. Y a-t-il seulement vingt hommes en état de passer un quatrième hiver dans la baie de Miséricorde, M. Mac Clure est résolu à demeurer avec eux, laissant tous les autres rejoindre le *Résolu*. » Ce cher capitaine veut bien me promettre de me renvoyer mes manuscrits par le docteur Domville.

5 mai. — Le capitaine Kellet envoie, sous la direction du lieutenant Creswell, quatorze malades de son équipage, et Wynjatt, rejoindre l'*Etoile polaire*, en station au cap Riley. Je les aurais bien volontiers accompagnés, mais le capitaine a pour l'été des projets en vue desquels mon ministère peut être utile. — Le départ du lieutenant Creswell a été tout à coup hâté; si bien qu'au lieu d'écrire à mon aise, comme il semble au moins qu'on doive le faire dans une situation où l'heure du courrier ne presse pas, j'ai été forcé d'*expédier* deux lettres. Mes douleurs ne me les ont pas facilitées. Je ne me suis pas séparé sans quelque serrement de cœur de M. Creswell et du pauvre Wynjatt, qui me regardait de ses grands yeux égarés.

16 mai. — Avec deux compagnons, je reviens d'une chasse de huit jours. Nous rapportons vingt-trois poules de neige et trois rennes. L'île Melville est toute parsemée de collines, dont la plus haute n'a pas 300 pieds, et dont les pentes au midi sont couvertes de gazon. Du haut de ces collines, l'œil dé-

couvre une foule de petits lacs. Sur notre chemin, nous rencontrions fréquemment des fragments de charbon de pierre pesant jusqu'à quarante livres, mais sans pouvoir nous rendre compte d'où ils proviennent.

18 mai. — Etant monté après déjeuner au haut du mât, j'ai signalé avec la lunette un troupeau de bœufs musqués. Nous leur avons donné la chasse, et en avons rapporté cinq, dont un jeune vivant. — Le docteur Domville vient d'arriver. M. Mac Clure va revenir aussi; trois seulement de ses matelots ont le courage de passer un quatrième hiver dans la baie de Miséricorde. Il sera ici la semaine prochaine avec son monde, et notre pauvre vaisseau demeurera seul dans les glaces. Hélas! oui, seul; et avec lui, je ne puis m'empêcher d'y penser de suite, toutes mes collections, mes plantes, mes minéraux...

17 juin 1853. — Ce matin, à huit heures, nous avons aperçu de loin l'équipage de l'*Investigateur*. Ils avançaient si lentement, qu'à midi ils étaient encore éloignés de nous d'environ trois milles; et pas moyen de leur venir en aide, car tout ce que nous avons d'hommes valides sont en courses d'exploration. A une heure, nous avons été à leur rencontre avec le capitaine Kellet, pour leur donner au moins ce signe de bienveillance. C'était un spectacle à faire pleurer. Les huit plus malades gisaient deux par deux sur les traîneaux. D'autres cheminaient les yeux en terre, semblables à des cadavres mouvants, traînés plutôt que soutenus par leurs camarades un peu moins faibles. Ceux attelés aux traîneaux tombaient de fatigue toutes les cinq minutes. Le pauvre capitaine allait de l'un à l'autre, aidant, exhortant, encourageant. Oh! misère indicible! C'est bien alors que nous avons pu nous convaincre que si notre bon Dieu ne nous avait envoyé le lieutenant Pim, nous aurions tous, jusqu'au dernier, succombé dans notre long voyage.

L'*Investigateur* a été solidement ancré. Les portes et les écoutilles fermées et clouées avec le plus grand soin. Tout ce qu'il

contenait de provisions, à savoir des vivres pour soixante et dix hommes pendant six mois, a été transporté à terre. Le capitaine, avec toute son amitié pour moi, n'a pas même pu m'apporter mon journal. Sans doute, quelques cahiers n'étaient pas bien lourds, mais il n'aurait pu le faire sans prendre aussi les journaux des officiers, et cela eût par trop ajouté au poids des traîneaux. Eussé-je eu quelque velléité de mauvaise humeur, elle eût dû passer bientôt en jetant un coup d'œil sur ces pauvres créatures épuisées. Nous les reçûmes de notre mieux.

Le brave capitaine me promet son propre journal, qui me permettra de refaire, tant bien que mal, le mien à l'aide de ma mémoire et de quelques notes au crayon qui ne m'ont jamais quitté. Il a eu même la bonté de me recommander au capitaine Kellet pour me fournir de quoi écrire, le *Journal* se trouvant, à cet égard-là, plus que maigrement outillé. Chacun se montre empressé à mon égard : le capitaine lui-même m'a fait don de douze feuilles de papier, le médecin de deux plumes de fer, et M. de Bray d'un peu d'encre.

18 juin. — Un traineau attelé de chiens et expédié par l'*Etoile polaire* apporte la nouvelle que les quinze malades partis il y a six semaines avec le lieutenant Creswell sont heureusement arrivés. Un petit bateau à vapeur, qui allait justement repartir pour l'Angleterre, a pris à son bord M. Creswell, et Wynjatt, toujours aliéné. Ce bâtiment avait apporté des lettres à plusieurs de nos gens ; il n'y en avait point pour moi.

IV

Vaines recherches de Franklin. — Passe-temps. — Chasse périlleuse. — On vogue vers la patrie. — La glace se reforme. — Quatrième quartier d'hiver. — Souffrances de tout genre. — Télégraphe électrique. — Visites à l'infirmerie. — Costume polaire. — Etat moral de l'équipage. — On se rend à pied au cap Riley. — Aventures de voyage. — Arrivée sur l'Etoile polaire. — Tombes des compagnons de Franklin. — Six équipages sur un navire. — Retour en Angleterre. — Brick missionnaire du Labrador. — La Tamise et ses bords. — Mélancolique arrivée à Sheerness. — Un regard sur les quatre années écoulées.

9 juillet 1853. — Le lieutenant Meham est aujourd'hui de retour d'un voyage qui n'a pas duré moins de quatre-vingt-quinze jours. Il n'a rien appris de Franklin, a passé soixante jours entiers sans apercevoir le moindre être vivant, quadrupède, oiseau ou insecte. Il a découvert à l'ouest deux îles qui seront désormais indiquées sur les cartes sous les noms d'Eglinton et de Prince-Patrick, et qui abondent, comme au reste l'île Melville, en bois pétrifié et en minéraux de soufre.

Pendant ce mois, nous avons tous laborieusement chassé pour fournir de la chair fraîche à nos malades. Nous avons ainsi approvisionné le garde-manger de 2000 livres de viande, tant en bœufs musqués et en rennes, qu'en oies, canards et autres volatiles. Nos peines ne sont pas perdues : la plupart reprennent des forces et s'aident à mettre les vaisseaux en état de partir. Nos charpentiers construisent en planches sur l'île Dealy une sorte de grange solide, laquelle doit être remplie de provisions destinées à Franklin. Un monument de pierres entassées élevé auprès, et surmonté d'un mât de 37 pieds de haut, doit la signaler aux regards.

18 juillet. — M. Mac Clinton, capitaine de l'*Intrépide*, arrive à son tour d'un voyage de trois mois et demi, pendant lequel, toujours en recherche de Franklin, il a exploré plus de 1200 milles de côtes inconnues, et découvert un certain nombre

d'îles. Vers la fin, les provisions leur manquant absolument, ils avaient dû laisser tentes, traîneaux, instruments, ustensiles, pour gagner le plus promptement possible l'île Dealy, n'avaient mangé que deux fois en trois jours, et dû, faute de tentes, se creuser un lit dans la neige.

17 août 1853. — La maison de bois sur l'île Dealy est terminée et garnie. Elle contient des provisions de bouche pour cent hommes pendant douze mois, beaucoup de vêtements, un poêle et vingt-cinq tonnes de charbon de pierre. On y a même porté une bibliothèque de soixante-cinq volumes. La porte en a été soigneusement garantie contre les animaux par un rempart de pierres.

Tout est prêt pour le départ, nous ne sommes plus retenus que par la glace. Si elle était seulement ce qu'elle est dans nos plus rigoureux hivers d'Allemagne, nous n'attendrions pas longtemps la débâcle par la température qu'il fait. Mais avec une épaisseur variant de six à quinze pieds, il faut, pour la briser, quelque tempête qui remue la mer dans ses profondeurs. On attend, avec une anxiété bien naturelle chez des hommes dont cet événement décide le retour vers la patrie. On envoie six matelots en traîneau du côté de l'est et de la haute mer ; ils reviennent, au bout de trois jours, en hochant la tête et répétant avec mélancolie : «Glace, tout glace.»—Pour occuper et distraire ses hommes, le capitaine Kellet a fait niveler une sorte de champ clos de cinq cents pas de long, où ils se livrent à toute sorte de jeux, de courses et de luttes. Aux extrémités sont dressées deux tentes pavoisées de drapeaux. Le capitaine et les officiers s'y tiennent, et se constituent juges du combat. Le saut, le jeu de bagues, la course, attelés à des traîneaux plus ou moins pesamment chargés, etc. ; les plaisirs varient. C'est le capitaine Kellet lui-même qui a remporté le premier prix de trois livres sterling.

18 août. — Voici la tempête attendue. Des craquements sourds et solennels se font entendre de toutes parts. Attachés à

la glace par leurs ancres, nos vaisseaux en suivent les mouvements tumultueux. Le gouvernail et deux chaloupes de l'*Intrepide* sont brisés comme des coquilles de noix.

21 août. — Dans ces trois jours, nous avons avancé de 35 milles vers l'est, mais nous voilà de nouveau prisonniers. C'est mon jour de naissance, le quatrième dans ces régions polaires. Je le passe dans ma cabine, et même au lit. J'ai pris froid ; je me sens tout mal à mon aise.

24 août. — Le vent assez fort nous pousse du côté du nord, mais toujours en vue de l'île Melville.

27 août. — Au nord, au sud, à l'est, la glace est partout reformée en plaine. Vers l'ouest seulement, on aperçoit une mer passablement libre et navigable, mais notre route nous appelle du côté de l'est.

31 août. — Une nouvelle tempête nous a fait courir de grands dangers au milieu des blocs de glace précipités les uns contre les autres. Mais le bon Dieu nous garde ; nous voilà en vue de l'île Biam-Martin. Voyant la saison s'avancer, le capitaine renonce à toute autre recherche et découverte, et se décide à retourner en Angleterre. Le pourrions-nous ? La glace semble plus ferme ces jours ; notre machine à vapeur a beau mugir d'impatience, il faut attendre immobiles devant cette masse impénétrable.

9 septembre 1853. — On signale un troupeau de bœufs musqués. Le capitaine Mac Clure me demande d'accompagner deux officiers à leur poursuite ; nous en comptons dix-sept. Rampant sur nos genoux et nos mains, nous nous en approchons jusqu'à soixante pas, et faisons feu ensemble : à l'instant, trois de ces animaux, dont deux blessés, se lancent de mon côté. A peine ai-je le temps de me relever. L'un baissait déjà la tête pour me transpercer de ses cornes ; j'échappai par un de ces sauts que le danger rend possibles, et lâchai mon coup avec succès. Mais les deux autres, mugissant de rage, se précipitent sur moi. Que faire ? Avec mes doigts demi-gelés, je

ne pouvais assez promptement charger mon arme. Je me mis donc à fuir de la manière qu'on m'avait enseignée. Je courais, et les bœufs après moi. Au moment où ils m'allaient atteindre, je sautais lestement de côté, et emportés par leur élan, ils passaient sans me toucher. L'instant d'après, c'était à recommencer. Je n'en pouvais plus. Je ne savais combien de temps cela durerait; mes compagnons étaient hors de vue. J'élevai mon âme à Dieu dans une grande anxiété. Comment j'arrivai, tout en fuyant, à charger mon fusil, il m'aurait été ensuite impossible de le dire; mais il est de fait que les deux bœufs musqués tombèrent l'un après l'autre atteints de mes balles. Après cette victoire, je me rapprochai du gros du troupeau, et j'eus encore la bonne chance d'abattre trois vaches et un jeune bœuf.

J'allai annoncer nos exploits; on expédia du navire les hommes et les traîneaux suffisants. Ils ramenèrent treize bœufs, produit de la journée.

10 septembre. — Au point du jour, la vigie s'écrie qu'on ne voit plus de glace du côté de l'est; c'est notre direction. La baie de Baffin, le détroit de Davis, l'Europe, la patrie, tout est à l'est. Nous naviguons la journée entière, les visages sont épanouis. Le soir, nous nous trouvons à la pointe de l'île Biam-Martin, et jetons l'ancre pour la nuit, de crainte d'un grand banc de sable qu'a signalé dans ces parages le capitaine Parry.

11 septembre. — Nous passâmes hier notre soirée à compter les semaines, les jours qui nous séparent de nos familles. Les paris étaient ouverts: tel jour on entrera dans la Tamise, on aurait presque dit l'heure. Hélas! au matin, grande fut notre déception quand, à la suite d'une nuit calme et froide, nous nous trouvâmes de nouveau entourés de glace, aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Elle n'est pas encore bien épaisse; un vent un peu fort, soufflant dans nos voiles, nous permettrait d'avancer en brisant cette croûte, mais la vapeur seule n'y suffit pas.

13 septembre. — Le thermomètre marque —11 degrés; le temps est d'un calme désolant, et l'épaisseur de la glace augmente à vue d'œil. L'abattement est général sur notre navire.

18 septembre. — Le capitaine perd tout espoir de nous sortir de là cette année. Nous avons, entre les deux vaisseaux, des provisions pour neuf mois et 175 hommes. Dès demain, la ration de chacun sera réduite d'un tiers, la prudence l'exige; il est clair qu'il nous faut être pourvus au moins pour douze mois.

30 septembre. — On s'organise en quartiers d'hiver. Les vaisseaux ne sont pas calculés pour tant de monde, et nous autres de l'*Investigateur*, logés un peu comme on a pu, commençons à souffrir sévèrement du froid. Que sera-ce plus tard?

Octobre 1853. — De forts courants nous entraînent à gauche, à droite, avec la glace qui nous environne, et ce mouvement rend notre position encore plus pénible. Les hommes ne savent que faire pour occuper leur temps. On est peu en train des jeux. On se fait des visites d'un vaisseau à l'autre. La santé est en général passable, mais notre cher capitaine Mac Clure n'est pas bien. Les cabines qu'on a pu nous donner sur l'entrepont sont loin d'être confortables. Nous n'avons pas de matelas; notre lit consiste exclusivement en deux couvertures de laine, l'une apportée avec nous, l'autre qu'on nous a octroyée. Le thermomètre est déjà descendu à —24°.

5 novembre 1853. — Nos hommes se sont amusés aujourd'hui, anniversaire de la conspiration des poudres, à faire un mannequin bourré de poudre qu'ils ont baptisé *Gui Faukes*. Attaché sur un bûcher construit à distance des vaisseaux, on l'a vu sauter en l'air avec de triples hourras. A la lumière des flambeaux et des fusées, les matelots sont retournés chacun sur leur navire, où les attendait un grog bien chaud. Demain, le soleil ne se lèvera pas. Nous ne le verrons plus de longtemps.

14 novembre. — Nous sommes maintenant tout à fait im-

mobiles, et pouvons déterminer exactement la position géographique de notre quartier d'hiver : $74^{\circ}41'$ latitude ; $101^{\circ}22'$ de longitude. Nous sommes en pleine mer ; par un temps bien clair, on aperçoit, du grand mât, le cap Cokburn, à environ 38 milles de distance. Nous avons quelques malades, que j'ai du plaisir à visiter. Aujourd'hui nous est mort M. Sainsbury, lieutenant de l'*Investigateur*, âgé de vingt-six ans. Je m'étais attaché à lui pendant ces quatre années. Le docteur Piers et moi nous avons passé beaucoup d'heures auprès de lui durant sa longue maladie, le veillant, lui lisant la sainte Ecriture. Pauvre jeune homme ! Comme il cherchait, à mesure que s'approchait la fin, comme il cherchait à saisir par la foi ces divines promesses pour en faire son bâton d'appui pendant le terrible passage ! La veille de sa mort, il a désiré voir le capitaine et les officiers l'un après l'autre ; il a pris congé d'eux, leur demandant pardon de tous ses torts, et recevant de chacun d'eux le « Shake hand » en signe d'assentiment. Demain, une large ouverture sera pratiquée au travers de la glace pour y descendre son corps.

30 novembre. — Pendant ces quinze jours, nous n'avons eu que tempêtes et tourbillons de neige. Impossible de sortir du navire. Nous ne pouvons prendre un peu de mouvement que sur le pont, dans l'espace recouvert par la tente. C'est très-insuffisant ; aussi avons-nous bien froid, car on n'arrive ici à se réchauffer que par l'exercice. Du reste nous sommes, sous d'autres rapports, mieux que les hivers précédents. Quoique réduites d'un tiers, nos rations suffisent ; l'éclairage est à discrétion, et le nombreux personnel des vaisseaux donne plus d'importance à l'élément de sociabilité ; mais, je le répète, la grande souffrance, c'est le froid. Ma cabine, qui n'est qu'une petite tente carrée recouverte de toile, n'est pas un abri sous le 74° de latitude. La nuit, je ne dors point, et cela ne pourrait durer longtemps, s'il ne m'était permis de prendre du repos pendant le jour, dans le petit salon des officiers.

Les rapports entre nos hommes ne sont pas toujours ce que je pourrais désirer. A notre arrivée, on était pour nous tout plein de sympathie, de compassion ; l'accueil fut vraiment cordial et fraternel. Peu à peu, la sympathie s'est émoussée, et les matelots du *Résolu* ont paru surtout affectés de l'inconfortable, des dérangements de toute sorte qu'un tel surcroît de population apporte dans leur vie. Je dois rendre justice aux nôtres ; ils ont fait preuve en tout ceci de tact et d'un véritable esprit de support. C'est là une jouissance pour le cœur de notre digne capitaine.

15 décembre 1853. — Pour charmer les ennuis de l'hiver d'une manière qui ait quelque utilité, nos officiers ont eu la bonne idée de faire des *lectures* sur différents sujets : astronomie, chimie, mécanique. Ils s'expriment le plus clairement qu'ils peuvent, et nos matelots paraissent mettre un véritable intérêt à ces instructions. La preuve, c'est qu'elles sont devenues le sujet de leurs conversations particulières.

31 décembre. — La fête de Noël a passé, le jour le plus court de l'année est passé, et cette année 1853 va passer aussi. Le temps s'écoule, et toujours vite, pour le prisonnier comme pour l'heureux du siècle. — Les tourbillons de neige rendent les communications difficiles entre les deux navires. Un officier a eu l'ingénieuse idée de les rapprocher par un télégraphe électrique. Cette invention a vraiment électrisé nos hommes. On s'envoie toute sorte de messages, on fait une partie d'échecs par cet intermédiaire, etc. C'est une vraie ressource pour les officiers. Quant aux matelots, le charme de la nouveauté ne pouvait durer longtemps, et ils ont voulu nous offrir, à leur manière, une voie de communication d'un navire à l'autre. Ils ont nivelé une allée de 500 pieds de long, bordée de chaque côté de pyramides de neige très-régulièrement faites et de 12 pieds de haut. Ce chemin, abrité des vents, est un excellent promenoir.

Nous avons eu ce mois presque constamment — 34°. L'in-

fluence de ce froid prolongé se fait sentir ; le nombre des malades augmente. On a dû organiser une succursale à l'infirmerie dans mon voisinage immédiat. Les gémissements de ces malheureux ne rendent pas meilleures mes pauvres nuits ; mais, d'un autre côté, je jouis de la chaleur du poêle que l'on a établi pour eux, et qui traverse sans peine la paroi de grosse toile. Il est temps de se coucher ; adieu, année 1853 ! Seigneur, sois béni de ta protection pendant son cours. Que m'apportera la nouvelle ? Tu le sais, mon Père !

1^{er} janvier 1854. — Aujourd'hui grand repas pour fêter le jour de l'an. Chacun reçoit ration entière, et nous avons musique pendant le festin. — Les trois malades, mes voisins, vont mal. Un pauvre soldat, entre autres, ne fait que se retourner sur sa couche, gémir et se désespérer. J'ai été beaucoup vers lui, lui témoignant ma sympathie et lui parlant de notre bon Sauveur. Il ne m'a jamais supporté qu'avec impatience et m'a positivement enjoint de ne plus revenir. Le médecin lui lit chaque jour les prières usitées pour les malades en danger. Il sait que telle est la règle, et il laisse faire sans rien dire ; mais son pauvre cœur est comme barricadé, et ces prières solennelles ne paraissent lui faire aucune impression. A onze heures, croyant entendre le râle de l'agonie, je me suis relevé pour essayer une dernière fois de lui parler de l'amour de Christ, mais il s'est roidi et n'a pas voulu me voir. Je n'avais rien d'autre à faire que me jeter à genoux et le recommander à la miséricorde de Dieu. Vers deux heures, je n'ai plus rien entendu ; je me suis levé de nouveau, et le garde m'a fait signe que tout était fini. C'était un soldat de l'*Intrépide*, âgé de trente-quatre ans.

18 janvier. — Rien absolument de nouveau à l'extérieur, mais j'ai un sujet de joie. La mort du soldat a fait sur les deux malades, mes voisins, une impression salutaire. Ils me voient entrer avec plaisir, croisent les mains, et écoutent avec recueillement nos lectures. Cela va bien, surtout depuis qu'ils ont

compris que je ne cherchais nullement à les détourner de l'Eglise anglicane. Leur préjugé à cet égard ne m'a point surpris. C'a été longtemps sur l'*Investigateur* ma pierre d'achoppement. Ceux de nos hommes qui n'étaient pas totalement incrédules, avaient tous leur Eglise en grande vénération. Sachant que je n'en faisais pas partie, ils se méfiaient de moi.

31 janvier. — Nous avons eu jusqu'à 43° de froid pendant les nuits claires de cette dernière quinzaine. Nous autres de l'*Investigateur*, nous portons les mêmes vêtements depuis avril de l'année dernière, et souvent jour et nuit. Ils sont devenus très-minces ; nous sommes aux expédients pour nous réchauffer. Ayant pour moi mon expérience de missionnaire au Labrador, je n'ai pas tenté, comme mes compagnons, de me vêtir de peaux de rennes. Je savais que ce costume, excellent par un froid ordinaire, devient presque dangereux quand la température atteint un degré extrême. L'imperméabilité de la fourrure enferme, sans la laisser passer, la transpiration insensible ; elle se dépose comme une doublure de givre à l'intérieur du vêtement qui devient aussi malsain que lourd.

Voici comme je conseillerais de se vêtir, à tout homme qui doit traverser un froid de 40 à 45° : deux paires de pantoufles de drap, deux ou mieux trois vestes également de drap ; de bonnes bottes doublées en flanelle avec une semelle de liège d'un pouce d'épaisseur, deux paires de gants de laine et pour complément un fort châle, également de laine, couvrant le visage jusqu'aux yeux. Notre transpiration insensible se fait jour à travers les étoffes de laine, quelque épaisses qu'elles soient, et devient également visible au dehors comme un givre déposé, mais un coup de brosse en fait l'affaire. Par la même raison, je déconseille les bonnets de fourrure. Ainsi accoutré, un homme valide peut aller et venir par—40° sans autre danger. Il n'a pas à craindre l'humidité aux pieds, car la neige, alors, se comporte absolument comme du sable fin.

2 février 1854. — La nuit dernière est mort un de mes

deux voisins, le matelot Wylki, âgé de trente-six ans. Quelle différence, et Dieu en soit béni ! quelle différence avec celui que nous avons enseveli il y a justement un mois ! Wylki laisse en Angleterre une femme et trois enfants, et, depuis quatre semaines, je n'ai pas entendu sortir un murmure de sa bouche ; non, rien que des actions de grâce pour le pardon qui lui a été accordé. C'est en contemplant, avec les yeux de la foi, les souffrances de son Sauveur que Wylki est arrivé à supporter si patiemment les siennes. Nous avons eu ensemble des entretiens qui ont fait du bien à mon âme. Je l'entendais souvent prier la nuit. Quand ses camarades le venaient voir, il les exhortait avec larmes de penser davantage à l'autre vie et de lire la sainte Ecriture. Les deux derniers jours, il ne pouvait plus entendre ni parler ; mais ses yeux étaient sans cesse dirigés en haut.

28 février. — Le capitaine Kellet vient de m'annoncer qu'au commencement d'avril l'équipage de l'*Investigateur* rejoindrait l'*Etoile polaire* pour regagner avec elle l'Europe. Ce sera un voyage de cent lieues sur la glace ; un voyage sûrement bien pénible ; n'importe, je m'en réjouis.

De trois malades qui habitaient la petite succursale à côté de moi, deux étant morts, le troisième a été ramené dans la grande infirmerie. Avec lui a disparu le poêle, mon cher voisin, auquel je m'étais doucement acoquiné. Le contraste est rude. Quand mon domestique m'apporte l'eau chaude le matin, il faut me dépêcher, car en peu de minutes elle est gelée. On se représente difficilement tous les petits désagréments de la toilette ; le moindre n'est peut-être pas de n'avoir pour s'essuyer qu'un linge roidi par le gel et qui vous écorche la peau.

4 mars 1854. — Il fait beau et le capitaine Kellet expédie deux traîneaux au cap Riley, sous la direction de MM. Court et Hamilton, pour annoncer notre prochaine arrivée au commandant de l'*Etoile polaire*.

6 mars. — Hier matin, dimanche, comme nous achevions le service divin, arrive en hâte M. Roche, parti la veille comme second de M. Hamilton. Il annonce que le traineau s'est brisé, que M. Hamilton l'attend sous une tente à dix-huit milles de là. On prépare en hâte un autre traineau, et l'on prend de nouveau congé de M. Roche. Mais voici qu'aujourd'hui même, à trois heures, nous voyons revenir ce même traineau avec un homme couché dessus. C'est encore M. Roche. Il raconte tristement que, tandis qu'il s'aidait à charger le bagage, un fusil était parti, et que la balle lui avait traversé la cuisse. Pauvre M. Roche ! Nous sommes obligés de couper ses vêtements que le sang a pénétrés et qui sont gelés à fond.

6 avril 1854. — Chaque jour nous attendons M. Hamilton, parti il y a un mois pour l'*Etoile polaire*, et ce n'est pas sans une certaine anxiété, puisque nous-mêmes ne devons partir qu'après son retour. Les deux accidents qui ont accompagné son départ nous donnent peut-être, sans nous en rendre compte, un certain souci.

Vers le soir, on a signalé un traineau venant de l'est. C'est lui ! non, c'était le commodore Richards, appartenant au vaisseau le *Bon secours*, prisonnier comme nous dans les glaces du canal Wellington. Il avait visité l'*Etoile polaire* et en apportait des lettres venues d'Angleterre il y a plusieurs mois. Sur cent soixante-dix personnes de l'équipage, le docteur Piers et moi sommes les seuls pour qui il n'y en ait point. Oh m'oublie donc totalement ! Je n'ai jamais été plus près du murmure. Un moment après, comme pour me faire honte, on m'a remis un gros paquet à mon adresse, contenant une année entière du Journal des missions moraves. J'ai béni la main inconnue qui m'a fait parvenir ainsi des nouvelles de tant de frères et de sœurs qui me sont bien chers, et qui, répandus dans le monde, travaillent au champ du Seigneur.

10 avril. — Le moment de notre départ approche. Il m'a été doux de constater, pendant ce long séjour sur le *Résolu*,

combien nos hommes de l'*Investigateur* avaient gagné en sérieux, en vrai sérieux. Ces plaisirs bruyants, ces jurements, ces chants équivoques que les matelots du *Résolu* font retentir à nos oreilles, me rappellent qu'il en était ainsi sur l'*Investigateur*. Notre longue épreuve, nos délivrances signalées ont porté leurs fruits. Je puis dire que nos hommes ont chrétiennement supporté, et les quolibets de leurs nouveaux camarades, et leurs mots piquants sur l'embarras, la gêne que nous leur avons causés. On nous appelle *piétistes*, peu importe! Aucun de nous ne donnerait pour beaucoup les heures que nous avons passées à nous édifier ensemble.

J'allais oublier de dire que, cette après-midi même, est arrivé M. Hamilton apportant l'ordre du commandant en chef Belcher que non-seulement nous, mais les équipages entiers de l'*Intrépide* et du *Résolu*, abandonnent ces vaisseaux, et se rendent sur l'*Etoile polaire* pour regagner l'Angleterre tous ensemble. M. Hamilton apportait des lettres toutes fraîches, il y en avait presque pour tout le monde; mais de nouveau point pour moi. Une certaine mélancolie s'est ainsi mêlée en mon cœur à la joie de cette journée.

14 avril 1854. — Aujourd'hui s'effectue le dernier départ de l'équipage de l'*Investigateur*. Il consiste en trois traîneaux sous la direction du capitaine Mac Clure, du Docteur Piers et de moi. Nous sommes loin d'éprouver la même émotion que nous ressentions il y a justement une année en quittant notre bon vieux vaisseau! Nous y laissons une foule d'objets précieux à divers titres; mais sur le *Résolu* nous n'avions rien apporté et nous nous en allions comme nous étions venus. Et puis, si nous avons devant nous un voyage de trois semaines, assurément bien pénible, chaque heure de ce voyage nous rapprochait du cap Riley. Une fois là, nous n'avions plus à redouter que les glaces nous barrassent encore une fois le chemin de la patrie.

25 avril. — Nous voici à notre onzième jour de voyage,

près du cap Hotham, à l'entrée ouest du canal Wellington. Tout se passe beaucoup mieux que nous n'eussions pu l'espérer. Les traîneaux ne sont pas lourds, les hommes bien disposés, jouissant de cheminer du côté de la patrie, jouissant aussi d'avoir une nourriture suffisante. La route a été, en général, assez facile. De temps en temps, néanmoins, la glace s'élevait en monticules de quarante-cinq pieds de haut qu'il fallait péniblement gravir. La neige aussi, cette neige fine et sèche dans laquelle le pied enfonce de sept à huit pouces, est à la longue extrêmement fatigante. Avec cela, le temps était beau, et par-ci par-là de petites aventures ont coupé la monotonie du voyage.

Un soir, par exemple, où chacun venait de s'endormir dans la tente de M. Omaney, ne voilà-t-il pas qu'un ours blanc montre sa tête à l'ouverture ! M. Omaney seul l'aperçoit, saisit résolûment son arme, mais comme il la veut porter à son épaule, le coup part, atteint le mince support de la tente qui tombe, enveloppant de ses plis les hommes endormis et l'ours non moins effrayé qu'eux. Confusion générale. On accourt des tentes voisines, on s'alarme, on s'assure du pauvre animal et tout s'explique.

Quelques jours après, une aventure du même genre arriva dans ma propre tente. Nous étions tous couchés, pressés les uns contre les autres, et enfoncés jusqu'au cou dans nos sacs de laine. Nous ne dormions pas encore et entendions depuis un moment des pas autour de notre tente, sans nous en faire aucun souci ; nous pensions que ce fût quelque camarade attardé. Cependant une sorte de ronflement significatif nous fit dresser les oreilles, et peu après, au travers du lacet trop lâche qui fermait la tente, nous vîmes s'allonger l'encolure d'un ours blanc. Un matelot avisé sort un bras du sac, et de son coutelas coupe dans la toile une ouverture par laquelle nous sortons, nous dégageant, non sans peine, de nos sacs. Nous saisissons nos fusils qui sont tout chargés sur les traîneaux, et l'hôte

inopportun tombe bientôt à nos pieds atteint de plusieurs balles.

Ces événements ont quelque chose de tragique. Je pourrais, à côté, raconter une foule de petits accidents inhérents à cette vie qui, de loin, prêteront à rire, mais qui ne sont rien moins qu'agréables. Ainsi, qu'on se représente l'un de nous, dont le souffle répandu pendant la nuit sur sa barbe et sur les poils laineux de sa couverture les a collés fortement ensemble. On ne peut songer pourtant à voyager avec son sac suspendu au menton, et voici comme l'on s'y prend pour se séparer de cette excroissance incommode. Les camarades de tente allument leurs pipes, et, rangés en demi-cercle autour du patient, les approchent si bien de son menton qu'à la fin la chaleur de la fumée, qui a failli le suffoquer lui-même, fond les glaçons et dégage la barbe. — Nos bottes qui, enveloppées dans un linge, nous ont servi d'oreiller, sont invariablement trouvées roides, comme une barre de fer, et il appartient à la toilette de chaque jour de s'asseoir un certain temps dessus pour les assouplir et les mettre en état d'être chaussées. Pendant cette toilette, le camarade de cuisine a allumé au dehors de la tente sa lampe à esprit-de-vin, et posé dessus son chaudron rempli de neige ou de glace. Sitôt fondue, il y verse de la poudre de cacao et du sucre ; puis l'on apporte les gobelets d'étain, et chacun reçoit sa portion du breuvage. Mais malheur à celui qui, trop pressé, n'attend pas que le liquide ait réchauffé l'étain glacé ; il le porte à ses lèvres, et la peau y demeure impitoyablement attachée. Toutes ces choses et d'autres semblables, que chacun se figure aisément, étaient le plus souvent tournées en plaisanterie, et n'altéraient en rien notre humeur.

26 avril. — Hier au soir, passant très-près de terre, nous avons visité un dépôt de vivres que nous savions avoir dû être apportés là depuis *l'Etoile polaire*, toujours à l'intention de Franklin. Autour gisaient une foule de caisses et de tonneaux brisés ; trouvaille précieuse pour nous qui manquions de combustible. Nous en chargeâmes nos traîneaux, que

la consommation de dix jours de voyage avait allégés. La route était parfaitement unie ; nous n'étions, les officiers et moi, point obligés d'aider aux traîneaux. J'allais en avant, jouissant d'un de ces moments de solitude dont le chrétien a besoin, lorsque j'aperçus, à quelque cent pas, un objet noir se détachant nettement sur la neige. Je m'approchai avec de grandes précautions à pas de loup. Le demi-crêpuscule m'empêchait de distinguer à quel animal j'allais avoir à faire. Arrivé à une distance convenable, j'enjouai, lâchai mon coup ; la balle porta, mais la bête ne bougea pas. Je me doutai alors de quelque méprise ; le bœuf musqué n'était autre qu'une caisse d'étain pleine de café moulu, dans laquelle ma balle avait pénétré sans causer grand dommage. Le produit de ma chasse réjouit singulièrement nos hommes. Nous avions du bois, du café ; ce fut un vrai régal à notre première halte ; jamais, sans doute, café n'a été trouvé meilleur. La caisse avait probablement glissé de dessus l'un des traîneaux qui, de l'*Etoile polaire*, venaient renforcer le dépôt du cap Hotham.

28 avril. — Nous voici de nouveau sur un vaisseau ; et nous n'en changerons plus, Dieu voulant, jusqu'à notre entrée dans la Tamise. Le capitaine de l'*Etoile polaire* nous a accueillis avec la plus grande bienveillance ; nous avons trouvé en excellente disposition de corps et d'esprit ceux de nos compagnons qui nous avaient précédés. L'*Etoile polaire*, frégate de vingt-six canons, est depuis deux ans dans cette baie, dont la côte orientale se termine par un rocher à pic de sept cent quarante pieds de haut ; c'est le cap Riley. Vis-à-vis, à l'ouest, s'élève l'île Beechy, toute volcanique, à neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

4 mai 1854. — Ma cabine est terminée ; j'y entrerai aujourd'hui et m'en réjouis comme un enfant. A notre arrivée, il y a huit jours, le capitaine a immédiatement donné ordre aux charpentiers de construire pour nous des cabines sur le pont ; mais ils ne sont que quatre et l'ouvrage est long. Habitué au La-

brador, où il nous faut faire un peu de tout, à manier la hache et le rabot, j'ai demandé la permission de travailler moi-même à ma cabine. J'ai repris avec joie les outils et ne m'en suis point trop mal tiré. Demain je me construirai une table et une chaise. Oh ! que le travail manuel est souvent une bonne chose !

Rien de lugubre comme la contrée qui nous entoure. Certes, nous n'avons pas été gâtés sous ce rapport depuis notre entrée dans le détroit de Behring. Les pays que nous avons parcourus ne sont guère qu'un triste composé de glaces, de rochers, de sable et de neige ; mais par-ci par-là, les pentes méridionales offrent quelque végétation, et si maigre qu'elle soit, cette végétation anime le paysage en attirant les bœufs musqués, les rennes et d'autres animaux. Ici, rien de semblable. Il semble que le 100^{me} degré de longitude soit dans ces parages une ligne fatale que la végétation ne dépasse pas. A l'est de cette ligne, rien ne peut donner l'idée du spectacle nu, dépouillé, désolé qui s'offre aux regards : rochers noirs jetés pêle-mêle dans un désordre sans grandeur sur des plaines ou des vallées de neige et de glace ; aucune verdure quelconque, pas même de la mousse, pas même du lichen ; nulle créature vivante, si ce n'est au printemps et en automne quelques renards blancs en passage ; voilà l'aspect du détroit de Barrow.

Pour me reposer de mes travaux de charpentier, j'ai déjà parcouru plus d'une fois l'île Beechy. Elle a environ une lieue de tour, et n'est éloignée que de trois cents pas de l'*Etoile polaire*. J'y rencontre mainte trace du pauvre Franklin ; ce sont des cercles de tonneaux, du verre brisé, des bouts de cordages, etc. Je reconnais la place des tentes.

A côté de ces demeures fragiles, sont creusées trois tombes portant sur de petits poteaux de chêne, passés en noir, des inscriptions qui rappellent à quel vaisseau appartenaient ceux qui y sont couchés, leur nom et leur âge. L'un avait trente-deux, l'autre vingt-huit, l'autre seulement vingt ans. Ces trois tombes,

dans un pareil lieu, donnent une teinte mélancolique aux méditations de mes promenades solitaires. Je fus tout réjoui en lisant sur deux d'entre elles un passage de la Bible : « Considérez vos voies, dit le Seigneur des armées. » — « Choisissez en ce jour qui vous voulez suivre. » Qu'elle me parut solennelle cette voix adressée au passant dans ce désert glacé ! Oh ! mon Sauveur, je n'ai peut-être jamais senti si vivement que c'est toi, toi seul que je veux suivre !

28 mai. — Aujourd'hui nous est arrivé le capitaine Kellet avec les hommes de l'*Intrépide* et du *Résolu*. Nous voici donc quatre équipages réunis sur un seul navire, aussi sommes-nous excessivement à l'étroit ; mais la perspective de se mettre bientôt en route pour la patrie rend tout supportable. Nous avons, tous les deux ou trois jours, des communications par traîneaux avec le *Bon secours* et le *Pionnier*, vaisseaux du commandant Belcher pris dans les glaces du canal Wellington à environ 54 milles anglais au nord¹.

Juin 1854. — Tous les charpentiers sont occupés à construire, sur l'île Beechy, un bâtiment pouvant loger soixante personnes et contenir toutes sortes de provisions et de vêtements, en vue de Franklin. — Le temps est agréable, les santés généralement bonnes, à l'exception de quelques hommes de l'*Investigateur*, trop profondément atteints, je le crois,

¹ C'est en portant des dépêches de l'Amirauté anglaise à ce commandant Belcher que l'aimable et brave lieutenant Bellot a trouvé la mort. Nos lecteurs connaissent sans doute la relation si attachante de son Voyage dans les mers polaires (Paris 1854). Arrivé au cap Riley en août 1853, et son navire ne pouvant pénétrer plus avant, il s'était muni d'un traîneau, d'un bateau de caoutchouc, et était parti avec quelques hommes pour remplir son message. Bellot s'est noyé le 18 août en traversant une crevasse à plusieurs lieues au nord de l'île Beechy. Sa dernière lettre avait été écrite à M. Emile De Bray, lieutenant du *Résolu*, celui qui donna un peu d'encre à notre ami Miertsching pour écrire son journal. Miertsching lui-même n'a pu mentionner ce triste accident qui se passa huit mois avant son arrivée au cap Riley.

pour se guérir jamais. L'un d'eux, malade depuis deux ans, nous a quittés au commencement du mois pour un monde meilleur. Il savait auprès de qui allait son âme, et s'en réjouissait. Nous avons creusé sa tombe à côté de celles de l'île Beechy.

Juillet 1854. — Le soleil, en fondant la neige, a couvert la glace d'une telle masse d'eau que les communications avec le commandant Belcher deviennent presque impossibles. Le 30 nous l'avons vu arriver lui-même; il s'est établi dans la maison élevée sur l'île Beechy.

25 août 1854. — Dans la première semaine de ce mois la glace a commencé à se fendre. Elle était encore intacte dans notre voisinage immédiat. Pour ne pas perdre dans l'attente un temps précieux, tous nos hommes réunis ont pratiqué un canal de vingt pas de large sur neuf cents de long. Ce n'est pas un petit travail, la glace étant épaisse de quinze à vingt pieds; cela s'est fait par l'emploi alternatif de la scie et de la poudre à canon, et a duré trois grandes semaines. Pendant ce temps, je gravissais fréquemment la montagne de l'île Beechy, haute de neuf cents pieds, et je voyais au loin la mer libre avec des glaçons flottants. — Dans le canal même de Wellington, la glace inébranlable empêchait le *Bon secours* et le *Pionnier* de nous joindre. Le 21, sir Belcher nous a quittés pour s'assurer par lui-même de l'état des choses. Il est revenu ce soir, nous annonçant pour demain l'arrivée de ses équipages qui retourneront avec nous en Angleterre. Il n'y a aucun espoir de dégager les vaisseaux. Ce sont, depuis neuf ans, sept navires perdus ou prisonniers dans les mers polaires. L'*Erèbe* et la *Terreur*, capitaine Franklin; l'*Investigateur*, l'*Intrépide*, le *Résolu*, le *Bon secours* et le *Pionnier* ¹.

¹ Le *Résolu*, libéré plus tard par le dégel et poussé par les vents d'ouest, a été rencontré en septembre 1855, par un baleinier, à quatre cents lieues de l'hivernage où le capitaine Kellet avait dû l'abandonner. Les hommes du baleinier l'ont arrêté avec leurs harpons et sont montés à bord. Un silence de mort y régnait. Tout était parfaitement en ordre sur

26 août. — Sitôt que les hommes du *Bon secours* et du *Pionnier* sont arrivés et ont été tous à bord, on a levé les ancres, déployé les voiles, et après un triple hurra, l'*Etoile polaire* s'est mise en marche du côté de la patrie. Nous étions là deux cent soixante-dix-huit hommes bien serrés, mais qu'importe ! Nous voyions devant nous une mer libre, spectacle dont nous ne pouvions rassasier nos yeux. Mes compagnons de l'*Investigateur* et moi, nous nous serrions la main en regardant au ciel avec actions de grâces. Après tant de jours mauvais, la mesure du bien dans celui-ci n'était pas encore comblée. Nous allions doubler le cap Riley quand la vigie signala deux voiles à l'horizon. C'était le *Phénix* et le *Talbot*, arrivant d'Angleterre. Bientôt l'on ouvrit le sac des dépêches : Dieu soit béni ! tout un bon gros paquet de lettres pour moi. Avec quelle émotion je les ai parcourues d'abord, me réservant de les lire ensuite plus à l'aise !

Dimanche 27 août. — Nous étions retournés hier, avec le *Talbot* et le *Phénix* jusqu'au près de l'île Beechy. Là, les vivres qu'ils apportaient en grande abondance furent débarqués pour renforcer le dépôt ; puis le trop plein des hommes se répartit sur ces deux navires. Nous autres de l'*Investigateur* nous restâmes sur l'*Etoile polaire*. Toute cette agitation ne laissa pas de loisir pour le service divin. Je descendis à terre pour me recueillir dans une dernière promenade solitaire. Au milieu de ces plaines glacées, je repassai encore une fois les quatre années qui venaient de s'écouler ; leurs dangers, leurs privations,

le pont comme dans les cabines ; seulement la rouille et l'humidité avaient exercé un peu partout leurs ravages.

Remorqué jusqu'à New-York, le *Résolu*, cette riche épave, a été vendu au gouvernement américain. Après l'avoir, je ne dirai pas réparé, mais rétabli dans tout son lustre, le président Pierce l'a galamment envoyé en cadeau de Noël à la reine Victoria. Sa Majesté Britannique l'est venue recevoir elle-même à Portsmouth il y a deux mois. Malheureusement le brave capitaine Kellet était absent d'Angleterre.

leurs bons jours et leurs délivrances signalées, et je me sentis avec un bonheur indicible, l'enfant de mon bon Père céleste. A une heure après midi, tout étant prêt, on leva l'ancre, dans l'espoir de ne la jeter de nouveau que sur le rivage d'Angleterre.

Mercredi 30^e août. — Notre navigation s'est faite jusqu'ici de la manière la plus heureuse. Le détroit de Lancaster est entièrement libre de glaces flottantes. Nous avons voulu visiter un dépôt considérable laissé par l'*Etoile polaire*, en 1850, dans l'île de Navy-Board. Nous avons trouvé les tonneaux et les caisses brisés; la farine, le biscuit de mer répandus tout autour; trois mille boîtes en zinc, contenant de la viande conservée avaient été également ouvertes, et même les sacs de charbon de pierre étaient déchirés. Quant aux tonneaux de rhum, ils avaient complètement disparu.

13 septembre 1854. — Vers le soir, nous avons passé le cercle polaire. Nous y étions entrés le 27 juillet 1850 dans le détroit de Behring. J'espère bien ne repasser de ma vie cette ligne fatale.

14 septembre. — Nous sommes venus aujourd'hui en vue de notre station morave, Neuhernhut, dans le Groënland. Le commandant Belcher, qui avait fait connaissance avec nos missions, soit au cap Bonne-Espérance, soit à Surinam, s'y serait volontiers arrêté; mais, à mon grand désappointement, le vent ne permit pas d'entrer dans la baie. Pressé comme chacun l'est de revoir l'Angleterre, il n'y avait pas moyen d'attendre un vent plus favorable.

20 septembre. — Nous doublons le cap Farewell (extrémité sud du Groënland). Nous cheminons rapidement sans rencontrer le moindre glaçon. Après les années qui viennent de s'écouler pour nous, cette navigation nous semble une promenade; mais plus nous approchons du but, plus le désir de revoir la patrie devient pressant. Oh! s'il en était ainsi pour la patrie céleste!

5 octobre 1854. — Depuis quelques jours nous rencon-

trons des vaisseaux de plus en plus nombreux et cinglant dans toutes les directions. Nous apercevons des phares lointains, puis une ligne bleuâtre qu'on nous dit être l'Irlande. Ce soir nous apparaissent distinctement les lumières de la petite ville d'Hastings (Sussex). Il n'y a rien à attendre pour se donner un aspect un peu moins sauvage. J'ai commencé par couper ma barbe, sur laquelle le rasoir n'avait pas passé depuis quatre ans.

6 octobre. — Me rappelant que, dans les années favorables, notre petit brick l'*Harmony*, qui visite chaque été les stations missionnaires du Labrador, arrive volontiers en Angleterre dans les commencements d'octobre, j'avais examiné avec beaucoup d'attention tous les vaisseaux que nous avions dépassés à partir du cap Farewell, mais je n'avais rien vu qui ressemblât au brick.

Aujourd'hui, comme nous venions de dîner, j'étais monté sur le pont, et je considérais, sans plus songer à l'*Harmony*, la multitude des vaisseaux qui allaient et venaient. Mes yeux s'arrêtèrent au loin sur un brick lesté et bien proportionné. Mon cœur battit; je saisis la lunette d'approche; je ne m'étais pas trompé : c'était bien l'*Harmony*. Je passai la lunette au capitaine qui avait mis un bienveillant intérêt à mes investigations. Ses yeux, meilleurs que les miens, lurent distinctement sur la proue HARMONY, et reconnurent l'ours blanc et le renne qui y sont sculptés.

On voyait sur le pont deux passagers vêtus de fourrures. Je fis, avec mon chapeau et mon mouchoir, des signaux qui furent aperçus et réciproqués. Notre vapeur allait grand train. L'*Harmony* n'avait en poupe qu'un faible vent, en sorte que nous l'eûmes bientôt perdue de vue. — Le soir nous jetâmes l'ancre devant Gravesend, et éprouvâmes une vraie jouissance d'enfant à nous faire apporter, de cette ville, du légume et de la bière.

7 octobre. — Un soleil radieux vient de se lever. Nous re-

montons la Tamise. Nos yeux, saturés de plaines de neige et de glace, se reposent avec délices sur des prairies semées d'arbres, et sur le paisible bétail qui nous rappelle, par contraste, l'aspect sauvage, le regard farouche des bœufs musqués. Je ne puis décrire ce que j'éprouve ; depuis le 4 juillet 1850, nous n'avions pas vu un arbre vert. Ces champs cultivés, ces maisons, cette activité, cette vie partout, quel intéressant spectacle ! Que de fois nous avons, dans notre exil du pôle, soupiré après ces choses ! Que de fois nous avons craint de ne les jamais revoir ! Je ne crois pas que personne puisse se représenter notre émotion, notre joie, notre admiration. Nul ne songeait à boire ou à manger, et perdus dans cette enivrante contemplation, nous arrivâmes, sans nous en douter, à Woolwich. Je me préparais déjà à descendre pour prendre le chemin de fer ; je me voyais à Londres dans peu d'heures au milieu de mes bien-aimés...., quand on apprend qu'il y a eu mésentendu, que ce n'est point à Woolwich, mais à Sheerness que nous devons débarquer.

Je pousse un soupir. Il faut redescendre la Tamise pendant plusieurs milles. Ce sont les mêmes prairies, les mêmes arbres, les mêmes troupeaux ; mais, ô pauvre cœur de l'homme, ma disposition n'est plus la même. Cette petite contrariété de ne pas arriver aujourd'hui même à Londres a couvert toutes ces choses comme d'un nuage. Je n'ai plus la même joie ; serait-il possible que je n'eusse plus la même reconnaissance envers Dieu ? Oh ! non.

Dimanche 8 octobre. — Nous avons passé la nuit à Sheerness. Les journaux avaient annoncé que nous y aborderions, et les femmes des officiers et des matelots s'y étaient rendues avec leurs enfants. Au milieu de ces pures joies de famille, à côté de ces embrassements, de cette effusion, il y avait des larmes amères. De pauvres femmes étaient venues pleines d'espoir, les enfants à qui on avait toujours parlé de papa, pendant sa longue absence, tendaient leurs petits bras.... Hélas ! ce père,

ce mari, il est couché là-bas; là-bas dans sa tombe solitaire et glacée. Et la veuve s'en retournait le cœur brisé, serrant contre elle ses jeunes orphelins. Dieu les soutienne et les console!

A 9 heures, un message de l'Amirauté adressé à l'équipage de l'*Investigateur* nous fut lu à haute voix. Il était conçu en termes flatteurs, et se terminait par une injonction qui ne fut pas très-bien reçue : nous devions rester sur le vaisseau jusqu'à nouvel ordre. J'avais un ardent désir d'aller à Londres. Au fond je ne faisais pas précisément partie de l'équipage. J'écrivis à l'Amirauté pour demander la permission de descendre; elle me fut accordée.

Aussitôt je me fais conduire dans la ville, j'entre dans un magasin de vêtements et m'habille à neuf, ce dont j'avais un urgent besoin. Le chemin de fer m'amène à Londres, et me voilà, à 6 heures du soir, dans la maison de notre cher frère Mallalieu¹. Là je rencontraï nos frères et sœurs Barsøe et Kern arrivés tout justement du Labrador. Oh! quelle fête, quel doux revoir! Pardonne-moi, mon Dieu, d'avoir si mal supporté une légère contrariété!

Après le thé, nous nous rendîmes au culte du soir. Quand j'entrai dans la chapelle, que je me retrouvai au milieu de ces frères, dont les prières m'avaient accompagné; quand l'orgue se fit entendre, il me sembla que mon cœur se fondait. Je n'appartenais plus à la terre : il n'y avait en moi qu'actions de grâce, louange, adoration.

Le surlendemain, ayant reçu de l'Amirauté mon congé définitif, je retournai à Sheerness dire adieu à mes camarades. Je passai encore quelques douces heures avec eux; puis ils m'accompagnèrent tous jusqu'à la gare, et nous nous séparâmes avec beaucoup d'émotion. Des larmes coulaient le long de ces joues mâles et brunies. N'étions-nous pas devenus frères? N'a-

¹ Les membres de la communauté morave s'appellent entre eux « frère et sœur. »

vions-nous pas, pendant plus de quatre ans et demi, partagé les mêmes craintes, les mêmes espérances, les mêmes dangers? N'avions-nous pas souffert ensemble du froid et de la faim? Surtout ne nous étions-nous pas mutuellement consolés et fortifiés? Oui, nous avons appris à crier ensemble au Seigneur, et il nous avait répondu, et il nous avait délivrés de toutes nos frayeurs. Nous avons reconnu ensemble notre entière incapacité à nous tirer du péril, et la douceur de se confier en Celui dont le bras n'est pas raccourci, et dont la bonté est sans bornes. Ce sont là des liens puissants et pour la vie.

Nous étions au départ 76; nous revenons 71. C'est une perte comparativement bien petite. Quelques-uns d'entre nous ont perdu le pied ou la main par le gel, et auront de la peine à gagner leur vie. D'autres comptent fermement sur l'air natal pour le rétablissement de leur santé.

Le but prochain de notre expédition, la recherche du capitaine Franklin, n'a point été rempli, puisque les seules traces que nous ayons trouvées de lui remontent à l'hiver de 1845-46. Après nous, le Dr Raë a recueilli de la main des Esquimaux toutes sortes d'objets, et entendu de lugubres récits qui semblent s'appliquer à Franklin. L'expédition qui partira au printemps prochain amènera peut-être un jour complet sur cette triste histoire.

Mais le but même de Franklin et de tant de marins célèbres pendant trois siècles, la découverte du passage Nord-Ouest, ce but a été atteint par Mac Clure. Il a même constaté l'existence de deux passages, l'un et l'autre, il est vrai, entièrement fermés par une glace épaisse de 50 pieds.

Pour moi, je reviens en Angleterre dans un aussi bon état de santé que je la quittai il y a cinq ans; nul ne s'est mieux porté. J'ai passé de tristes heures, des heures de découragement, presque de désespoir, mais la main qui relève les abattus s'est toujours montrée envers moi pleine de patience et de miséricorde. J'ai eu des moments de communion avec Dieu d'une

douceur telle que « le désert glacé fleurissait pour moi comme la rose. » J'ai été entouré de bienveillance, d'estime, et plus tard d'affection de la part de presque tous les officiers et les matelots.

Les occasions de m'entretenir avec des Esquimaux ont été rares. J'avais espéré le contraire, et ne me suis, en cela, soumis qu'avec peine aux décrets d'en Haut. Mais Dieu n'a besoin d'aucun homme. Il a mille moyens de faire annoncer la « bonne nouvelle » aux Esquimaux, que ce soit par l'intermédiaire de la Compagnie de la baie d'Hudson, ou de tout autre manière. Il peut m'employer, s'il le veut; et j'espère bien que ce n'est pas pour être inutile dans son champ qu'il m'a si miséricordieusement préservé.

Mon âme, bénis l'Eternel et n'oublie aucun de ses bienfaits!

vik

86

pt

110

